MUSIQUE
Consultez toutes nos critiques de CD sur **cyberpresse.ca/disques**

SÉPARÉS À LA NAISSANCE
Découvrez les ressemblances entre les vedettes sur **cyberpresse.ca/separes**

AGENDA
Envie d'une sortie culturelle ? Consultez notre agenda sur **cyberpresse.ca/agenda**

ARTS ET SPECTACLES

JORANE
UNE FÉE COMME LES AUTRES
PAGE 6

DORICE SIMON
« JE SUIS GUÉRIE ! »
PAGE 15

On le sait, derrière tous les artistes et événements culturels, il y a des gens qui travaillent et se démènent. Certains d'entre eux sont même assez « connus » du grand public : Gilbert Rozon, Alain Simard, René Angélil, Guy Laliberté, etc. Mais d'autres sont dans l'ombre. En voici 15, choisis par l'équipe des Arts de *La Presse*, dont le nom vous est inconnu et dont l'influence est pourtant indéniable sur notre culture. Quinze « personnalités de l'ombre », qui acceptent d'en sortir un instant pour parler de leurs réalisations et de leur passion pour la musique, le cinéma, la télévision, le cirque, la littérature, l'humour, les arts visuels…

À LIRE EN PAGES 10, 11 ET 12

LES BÂTISSEURS DE L'OMBRE

1› Dan Selignam **2**› Éli Bissonnette **3**› Manon Gauthier **4**› Marcel Alexander **5**› Sébastien Nasra **6**› Martin Durocher **7**› Michelle Corbeil **8**› Stéphane Lavoie
9› Luc Déry **10**› Sylvie Courtemanche **11**› Guillaume Lespérance **12**› Kim McCraw **13**› Gaëtane Verna **14**› Charles Tremblay 15 › Sandy Boutin (absent)

PHOTO FRANÇOIS ROY, LA PRESSE

ARTS ET SPECTACLES SOMMAIRE

PRETTY LITTLE LIARS

4
HUGO DUMAS
Le plaisir coupable d'Hugo Dumas porte le nom de *Pretty Little Liars*, une série télé du réseau ABC Family.

5
NATHALIE PETROWSKI
Funkytown est-il un film bilingue ou un film anglais ? Nathalie Petrowski s'interroge.

PATRICK HUARD DANS *FUNKYTOWN*
PHOTO ANDRÉ PICHETTE LA PRESSE

9
BUCK 65
Au service de la chaîne Radio 2 de la Société Radio-Canada, Buck 65 redevient Rich Terfry du lundi au vendredi.

16
MALAISE À TABLE
La nouvelle pièce de Simon Boudreault, *Soupers*, se déroule dans des restaurants. Discussion avec le maître d'hôtel.

SIMON BOUDREAULT PHOTO MARCO CAMPANOZZI, LA PRESSE

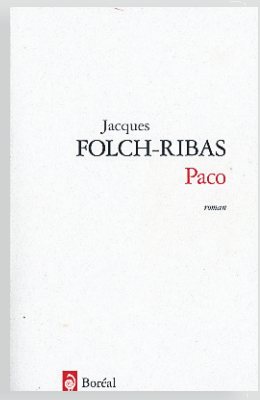
LE TEMPS DES MUFFINS

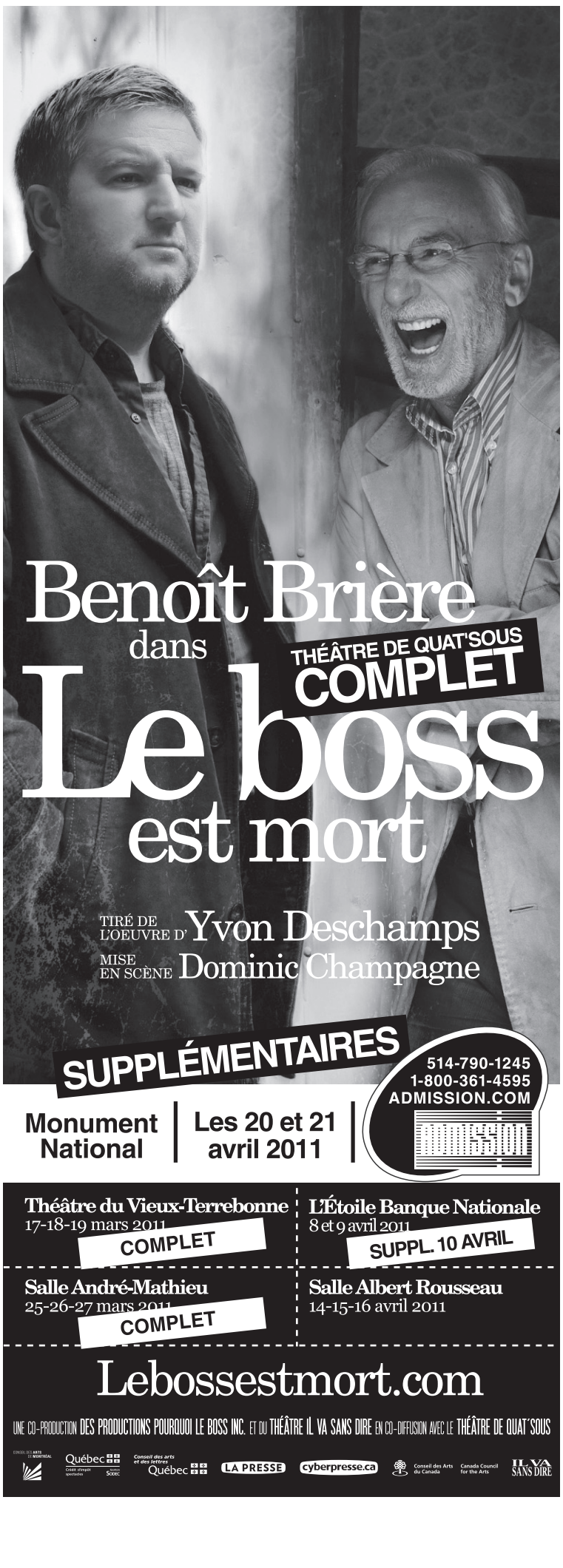
17
CUISINE ET POÉSIE
Joël da Silva rallume son fourneau le temps de nous préparer une douzaine de muffins à la Maison Théâtre, transformée en lieu de création culinaire.

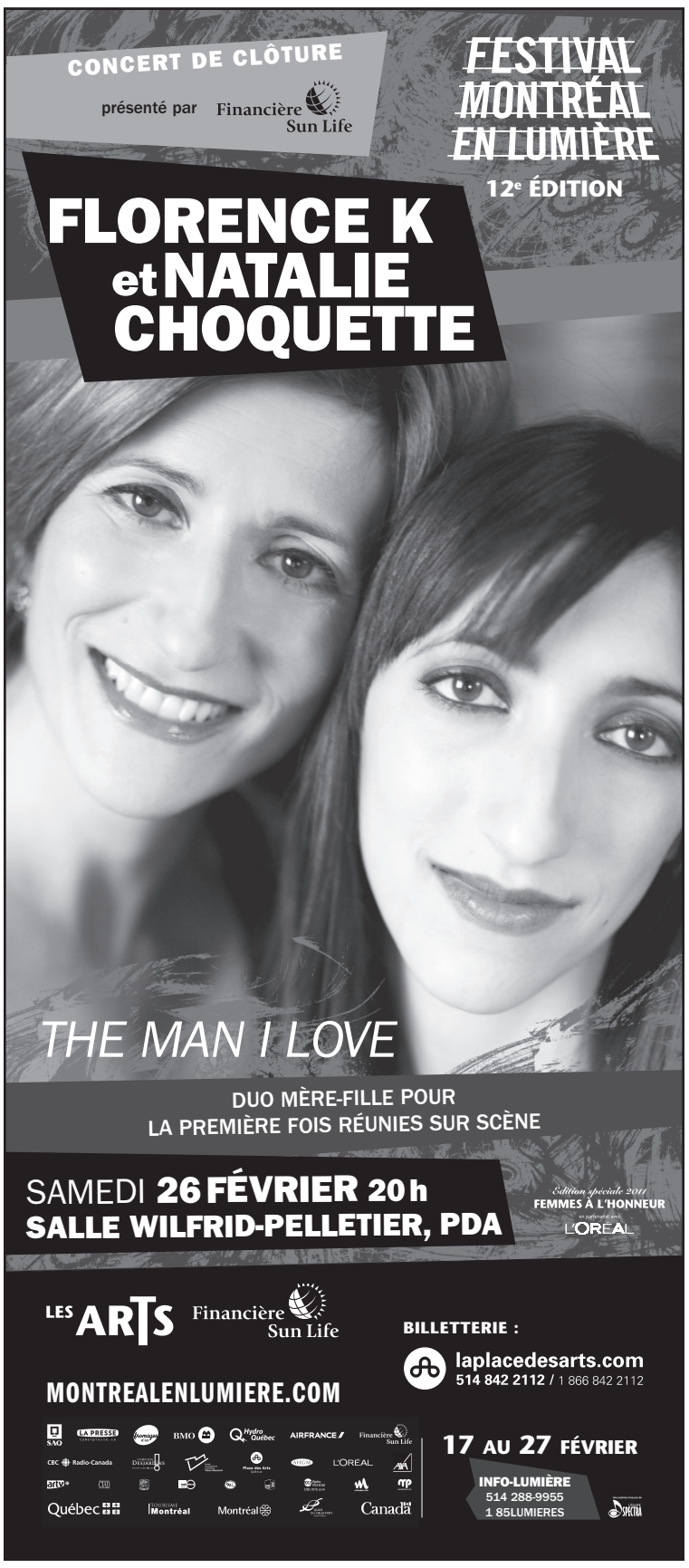
19
LISE DION
Lise Dion rend hommage à sa mère, rescapée du camp de Buchenwald pendant la Seconde Guerre mondiale, dans *Le secret du coffre bleu*.

LISE DION

20
JACQUES FOLCH-RIBAS
Sur fond de guerre civile espagnole et de découverte de l'amour, Jacques Folch-Ribas signe son livre le plus intime.







BRAD PAISLEY

LE RANCH À BRAD

Brad Paisley est un beau gars, à qui le chapeau de cow-boy sied bien. Mais c'est aussi et surtout un musicien accompli, un chanteur inspiré, un auteur-compositeur très solide et l'un des chanteurs country les plus populaires des États-Unis. Pour la première fois de sa carrière, le chanteur de 38 ans est en spectacle au Québec (ce soir au Centre Bell), avec ses chansons country super bien ficelées et son humour. Entrevue exclusive avec un chanteur américain qui cumule les premiers rangs des palmarès (17), les ventes d'albums (11 millions), les trophées (dont trois Grammys) ... et les bons mots.

MARIE-CHRISTINE BLAIS

PHOTO FOURNIE PAR SONY MUSIC CANADA

Star du country aux États-Unis, Brad Paisley est pratiquement inconnu ici.

« Je ne suis pas habitué à être exotique », lance en riant Brad Paisley au bout du fil. Comprendre par là qu'aux États-Unis, le natif de la Virginie-Occidentale est considéré comme le digne successeur d'une longue lignée de chanteurs country et qu'il n'y a pas plus *American* que lui. Mais au Canada, et particulièrement au Québec, il est plutôt méconnu, et il en a parfaitement conscience.

« C'est justement pour cela que j'ai accepté de venir, explique-t-il, parce que mes agents m'ont dit que le country – et même l'anglais, si j'ai bien compris ! – ne faisait pas autant partie de votre culture que de la nôtre. »

Prenez cinq minutes et allez voir sur l'internet quelques-uns de la quarantaine des clips de Paisley, très drôles ou très touchants, pour mieux comprendre la modernité de son propos. Qu'il s'agisse de parler de vie virtuelle sur le Net (*Online*), de téléréalité (*Celebrity*), de « vrai gars » (*I'm Still a Guy*), de famille reconstituée heureuse (*He Didn't Have to Be*), Brad ne recule devant aucun sujet contemporain – mais tout ça sur de la musique country plutôt classique, métissée de ZZ Top et de *southern rock* à la Lynyrd Skynyrd.

Comme si ce contraste entre thèmes très XXIe siècle et country ne suffisait pas, le gars ne craint pas pour autant d'aborder des sujets plus « traditionnels », par exemple chanter les joies de boire un trop bon coup (*Alcohol*) ou celles de la pêche à la ligne (*I'm Gonna Miss Her (The Fishing Song)*) – où un gars doit choisir entre sa femme et la pêche ; devinez ce qu'il choisit... Dans le clip pour *Mud on the Tires*, Paisley fait une parodie du festival Woodstock (tant celui de 1960 que de 1994 !), alors que dans *Little Moments* (LA *toune* pour séduire une fille) fait un clin d'œil au film *When Harry Met Sally* (dans les clips, c'est la femme de Paisley et mère de leurs deux enfants, la comédienne Kimberley Williams, qui joue souvent le rôle de l'« épouse » !)

Brad Paisley ne craint pas non plus de parler de sujets plus délicats comme l'alcoolisme (pleurez un bon coup en écoutant *Whiskey Lullaby* en duo avec Alison Krauss) ou le racisme, par exemple dans *Welcome to the Future*. Mentionnons en passant que Paisley s'associe ce soir à la Old Mission Brewery afin d'amasser des fonds pour l'organisme de charité : qu'on assiste ou pas au spectacle, on pourra déposer des denrées périssables et non périssables dans une tente (entre le Centre Bell et le Saint-Hubert) ; les donateurs pourront participer à un concours pour gagner une paire d'excellents billets et rencontrer le chanteur avant le spectacle.

Son « puzzle créatif »

Mais revenons au répertoire de Paisley, à cet étonnant mélange de thèmes contemporains et de musique *vintage*, qui plonge dans les racines du genre : « À mon avis, la musique country est toujours aussi pertinente, explique-t-il. On vit, on respire, on aime comme on le faisait avant, c'est juste la technologie qui est différente. Aujourd'hui, on ne peut plus écrire "Je t'ai téléphoné et personne n'a répondu" : si tu veux rejoindre quelqu'un, tu le textes ! Et si tu veux savoir si quelqu'un est célibataire ou pas, tu regardes son statut sur sa page Facebook ! J'essaie donc d'écrire sur ce qui m'entoure aujourd'hui, sur ce que je connais, comme Merle Haggard écrivait sur la prison parce qu'il en avait fait ou Johnny Cash sur la drogue parce qu'il y touchait. »

Bref, comme il le chante dans *This Is Music Country*, le premier extrait de son nouvel album (qui sortira en avril), en country, tu peux parler de cancer, de la guerre, de foi ou de stress au travail : « Le country, à mon avis, existe pour faire le portrait de nos vies, reprend-il. On est en train de finir le mixage de mon prochain album (son huitième), et en le baptisant *This Is Country Music*, on se donnait une mission large, celle justement de faire un album à la fois traditionnel et contemporain, nos vies sont faites d'hier et d'aujourd'hui. »

Sur ce nouvel album, tout comme sur la compilation double CD qui vient de sortir (*Hits Alive*), il s'entoure toujours des mêmes musiciens et collaborateurs, ceux de ses débuts en 1999 (« J'aime la loyauté ») et y a intégré des morceaux instrumentaux.

Car Paisley est un très bon guitariste. Il a d'ailleurs lancé en 2008 l'album *Play*, quasi tout instrumental. Le guitariste y joue aussi bien avec B.B. King que Vince Gill, Buck Owens qu'Albert Lee ou le musicien australien Keith Urban (leur duo, la seule « chanson » de l'album, *Start A Band*, a d'ailleurs été en tête des palmarès country en 2009) : « Je pense que je ferai un autre album instrumental un moment donné, dit Paisley. C'est le genre de projet qui nourrit un artiste... même si tu le fais en baissant tes attentes, dit-il en riant. Quand j'ai annoncé à ma compagnie de disques que je voulais faire un album instrumental, ils ont tout de suite révisé leurs chiffres de ventes à la baisse, en se disant que, non, ils n'en vendront pas deux millions de celui-là ! Mais ils m'ont quand même soutenu, parce que je devais le faire et parce qu'ils savaient que cela aiderait mon « puzzle créatif » à être plus complet. »

C'est son grand-père maternel qui lui a appris la guitare à l'âge de 8 ans. À 12 ans, il écrivait sa première chanson. À 13, il fondait son premier groupe... avec son prof de guitare ! C'est à l'université (où il a obtenu son diplôme en *music business*) qu'il a rencontré certains des collaborateurs avec qui il travaille toujours. À l'époque, il fait régulièrement les premières parties des artistes invités à la célèbre émission radio country *Jamboree USA* (en ondes de 1933 à 2007). En 1999, il lance le premier de ses sept disques, qui devient platine. En 2000, il participe à une émission spéciale pour le réseau TLC, *Route 66 : Main Street America*, qui le fait connaître d'un grand nombre d'amateurs de musique, tous genres confondus. En 2001, à l'âge de 28 ans, il devient le plus jeune « membre d'honneur » de la mythique émission radio *Grand Ole Opry*. C'est dans le cadre de cette émission qu'il rencontre Little Jimmy Dickens, icône de la musique country américaine, né lui aussi en Virginie-Occidentale. Depuis, l'hilarant Little Jimmy, 90 ans, figure dans bon nombre des vidéos de son ami Brad et chante des chansons anti-rectitude politique au sein du marrant et iconoclaste trio Kung Pao Buckaroos (Paisley intègre leurs chansons dans certains de ses disques).

« Je crois que le rire est une émotion aussi importante... non, plus importante que la peine, explique le chanteur. C'est encore la meilleure façon de briser la glace entre les êtres humains, de trouver ce que nous avons en commun. » Briser la glace, c'est justement ce qu'il va faire ce soir au Centre Bell et demain, dans la région d'Ottawa. On vous a dit qu'il faisait froid chez nous, Brad, genre – 20 parfois ? « C'est pour cela que j'ai rebaptisé ma tournée, répond-il, stoïque. Elle s'appelait « H20 World Tour » (Paisley soutient la campagne Water=Hope, pour l'accessibilité à de l'eau potable partout dans le monde), elle s'appelle désormais « H20 Frozen Over Tour » ! »

« La musique country est toujours aussi pertinente. On vit, on respire, on aime comme on le faisait avant, c'est juste la technologie qui est différente. »

Brad Paisley ce soir au Centre Bell à 19 h 30, et demain à Ottawa. Première partie : Darius Rucker et Jerrod Niemann.

ARTS ET SPECTACLES **TÉLÉVISION**

Petit meurtre entre amies

HUGO DUMAS
CHRONIQUE

PHOTO REUTERS

La productrice de *Pretty Little Liars*, I. Marlene King, et les vedettes de la série, Shay Mitchell (Emily), Lucy Hale (Aria), Ashley Benson (Hanna), and Troian Bellisario (Spencer), lors d'une conférence de presse au début du mois de janvier.

Ce sont des lecteurs, non, attendez, ce sont des lectrices, plusieurs lectrices, qui m'ont dirigé vers ce produit télévisuel avec des courriels gênés qui dégoulinaient quasiment de honte : « Tu vas voir, c'est super quétaine comme émission, c'est totalement ridicule, mais c'est extrêmement accrocheur, je ne suis plus capable de m'en passer ».

Ce petit plaisir coupable porte le nom de *Pretty Little Liars*, une série télé du réseau ABC Family adaptée de livres pour ados pondus par Sara Shepard. Pas un autre truc à la *Gossip Girl,* ai-je soupiré en glanant quelques infos sur l'émission en question, où cinq adolescentes de milieu aisé pataugent dans une mare de secrets boueux.

Un peu à reculons, j'ai payé 2,49 $ pour le premier épisode sur iTunes. Puis j'ai acheté le deuxième. Et le troisième. Et pourquoi pas le quatrième, le cinquième et le sixième, tant qu'à y être ? Misère. En moins de deux jours, je suis devenu accro à ce *soap* d'ados. Scoop ici : Vrak.TV a acquis les droits de *Pretty Little Liars*, *Les menteuses*, en version française, et programmera cette télé-tabloïd dans sa prochaine grille.

Pretty Little Liars mélange, avec infiniment moins de budget, des éléments de *Beautés désespérées*, *Twin Peaks* et *I Know What You Did Last Summer*. Le feuilleton s'ouvre avec une fête où cinq meilleures amies de 16 ans, gouvernées par la reine blonde Alison, ingurgitent de l'alcool et s'enfoncent dans une histoire pas tellement catholique. Résultat : Alison disparaît et un an plus tard, la police retrouve son corps mutilé.

Les quatre amies restantes savent-elles qui a tué Alison et pourquoi ? Aucune d'entre elles ne s'ouvrira la trappe. Car elles ont chacune plusieurs secrets personnels à enfouir. Aria-la-fille-normale fréquente son prof d'anglais en cachette, Hannah-le-pétard vole dans les grands magasins, Spencer-la-parfaite triche à l'école et flirte avec le copain de sa grande sœur, tandis qu'Emily-la-sportive se pose des questions sur son orientation sexuelle.

On s'entend : tout ça baigne dans le gros cliché, les intrigues sont aussi subtiles qu'une blague de François Massicotte et les mères de ces quatre ados ont l'air d'avoir l'âge de leurs filles. Merci Dr Botox ! Et merci aux agents de casting de repêcher des actrices de 27 ans pour des rôles qui en requièrent 10 de moins.

Là où ça se corse, c'est que le quatuor de copines reçoit régulièrement des textos anonymes – et menaçants – d'une certaine A qui sait tout, mais absolument tout sur elles. Qui donc est cette A qui menace de faire éclater leurs vies parfaites ? Est-ce Alison, qui ne serait pas morte finalement ? En plus des SMS, A espionne les quatre filles, les filme à leur insu et laisse des messages barbouillés avec le rouge à lèvres qu'utilisait quotidiennement Alison. Uh-oh.

Si *Pretty Little Liars* captive autant, c'est qu'il s'assume totalement en tant que *soap*, en embrasse tous les codes et en beurre même une couche de plus : gros plans sur des visages tordus de peur, décor en carton, musique *cheap* qui appuie les moments de tension, etc. Comme dans tout bon *soap* qui se respecte, *Pretty Little Liars* se déroule dans une ville fictive (Rosewood, en Pennsylvanie), où l'été semble s'être acheté une résidence permanente et où les bonnes gens disputent des parties de tennis au country club. Le tout, en ne portant que des tenues griffées, évidemment.

Si « Pretty Little Liars » captive autant, c'est qu'il s'assume totalement en tant que « soap », en embrasse tous les codes et en beurre même une couche de plus : gros plans sur des visages tordus de peur, décor en carton, musique « cheap » qui appuie les moments de tension...

Peu convaincu du succès que remporterait l'émission, le réseau ABC Family n'avait commandé que 10 épisodes de *Pretty Little Liars* et les a diffusés l'été dernier. Première surprise : ce « soap » a bien fonctionné chez les 12-24 ans. Deuxième surprise : ce *soap* un peu *cheapo* est devenu l'émission de fiction préférée des femmes de 18 à 34 ans.

« Le côté suspense, le côté « qui a tué », c'est ce qu'on aimait là-dedans », indique Dominique Bazay, vice-présidente à la programmation de Vrak.TV. La directrice des acquisitions de la chaîne, Johanne Landry, enchaîne : « Et le type mystère plaît à un public beaucoup plus large. »

Avec ses références plantées dans la culture populaire d'aujourd'hui, comme Twitter ou Lady Gaga, *Pretty Little Liars* est le genre de série qui vieillira sans doute très mal. Voilà pourquoi il faut la consommer maintenant, avant sa date d'expiration.

Je lévite

Avec *Toutes les télés du monde* à TV5. Un bel aperçu, sous forme de zapping, des émissions qui défilent sur les petits écrans du Vietnam, de l'Irak, de la Chine ou du Gabon. Du bonbon pour les amateurs de télévision. La case horaire n'est pas évidente, soit les samedis à 22 h 30, sinon, il y a possibilité de rattrapage au TV5.ca.

Je l'évite

La guerre des empires. Saviez-vous que des producteurs indépendants qui œuvrent à TVA se font interdire de parler à *La Presse* ? Pas tellement professionnel comme manœuvre. Surtout que plusieurs émissions du « vrai réseau » sont financées par des fonds publics collectés à même nos poches. Un souhait pour 2011 : que toutes ces guéguerres, d'un côté comme de l'autre, cessent.

Pour joindre notre chroniqueur :
hdumas@lapresse.ca

SÉRIE DVD

Caprica – Season 1.5

SONIA SARFATI

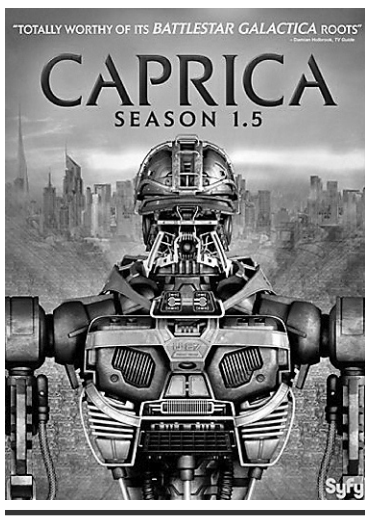
L'idée semblait bonne et, dans un premier temps, elle a tenu ses promesses : les neuf épisodes de *Caprica* regroupés dans le coffret *Season 1.0* jetaient un éclairage extrêmement prometteur sur les origines de l'univers qui allait devenir celui de *Battlestar Galactica*. D'où venaient les Cylons ? Pourquoi cette haine du genre humain qui les avait créés ? Autant de questions sur lesquelles cette première partie de première saison commençait à lever le voile... avant de s'embourber dans sa seconde moitié (neuf épisodes, en anglais avec sous-titres français et anglais). Sans donner les réponses espérées. En complexifiant les intrigues dans un flou non artistique. Et en faisant porter ce récit aux élans de tragédie par des personnages auxquels on ne s'attache pas.

Finalement, les cotes d'écoute non satisfaisantes ont poussé le réseau Syfy à annuler la série. Le plus dommage là-dedans, c'est que le dernier segment de cette *Season 1.5* laissait penser que les créateurs et scénaristes avaient trouvé un filon. On ne saura jamais s'il aurait été riche.

Bref, *Caprica* – par laquelle on peut faire un détour si l'on a vraiment aimé *Battlestar Galactica*... et pardonné sa finale déplorable – se déroule 58 ans avant les événements que l'on sait, c'est-à-dire l'extinction quasi totale de la population des 12 planètes colonisées par les humains. Les responsables de ce génocide : les Cylons, entités cybernétiques quasi indestructibles aux allures de robots – mais qui peuvent, aussi, avoir apparence humaine. Leur créateur : Daniel Graystone. Leur « mission » : servir de soldats et de travailleurs.

Sauf qu'en ces temps de tensions entre les adeptes du polythéisme (la vaste majorité) et du monothéisme (qui se livrent à des actes de terrorisme pour faire valoir leur point de vue), Graystone perd sa fille dans un attentat. Une adolescente aussi rebelle que géniale qui avait trouvé le moyen de créer un double virtuel d'elle-même. Double qui deviendra le germe de la parcelle « d'humanité », de « conscience », qui fera des Cylons autre chose que de simples robots.

Ce sera le début de la fin... mais on ne découvrira jamais exactement comment. On en apprendra par contre un peu plus sur l'enfance de William Adama, pivot de *Battlestar Galactica* dont les jeunes et vigoureuses années feront prochainement l'objet d'une autre série, *Blood & Chrome*, qui se déroule pendant la première guerre contre les Cylons. Peut-être est-ce là que les bonnes idées laissées en plan dans *Caprica* prendront leur envol. Souhaitons-le !



CAPRICA 1.5
CRÉÉE PAR REMI AUBUCHON, RONALD D. MOORE ET DAVID EICK. AVEC ERIC STOLTZ, ESAI MORALES, PAULA MALCOMSON.
★★ ½

Le Chaînon

Les femmes en difficulté comptent sur vous. Donnez !

www.lechainon.org

Martha **se termine !**

En janvier 2011, le personnage créé par
MARIE LABERGE
reviendra avec les 26 dernières lettres de son histoire.

Abonnez-vous à l'an 3 !
Achetez l'an 1 et l'an 2 !

Date limite : 1er mars

www.marielaberge.com

Photo : Michel Cloutier

Date limite : 1er mars

LA PRESSE
rythme Montréal 105.7

☐ Je m'abonne à l'an 3 ☐ J'abonne quelqu'un à l'an 3
Abonnement de l'an 3 : **39,87 $**

☐ J'achète l'an 1 ☐ J'achète l'an 1 pour quelqu'un
☐ J'achète l'an 2 ☐ J'achète l'an 2 pour quelqu'un
Achat de l'an 1 : **37,60 $** expédié en deux envois groupés
Achat de l'an 2 : **38,73 $** expédié en deux envois groupés

Inscrire les coordonnées de l'abonné(e) en lettres moulées s.v.p. :
☐ L'abonnée est une femme ☐ L'abonné est un homme

Prénom : ..... Nom : .....
Adresse : ..... App. : .....
Ville : ..... Code postal : .....
Téléphone : .....

Pour plus d'une option, copier les coordonnées sur une autre feuille
Faire votre chèque au **montant total** de votre (vos) choix à l'ordre de **Éditions Martha**
Poster à : **Éditions Martha**, C. P. 83616, succ. Garnier, Montréal (Québec) H2J 4E9

Pardon my french

NATHALIE PETROWSKI
CHRONIQUE

Funkytown est le titre d'un tube disco et d'un film qui semble déjà promis à une belle carrière. Les critiques l'ont salué à l'unanimité. Le film est sorti hier partout au Québec dans un nombre très élevé de salles avant de partir à la conquête du Canada, ce qui est un bon indicateur du niveau de confiance de ses distributeurs.

Ceux-ci ont sans doute raison de croire au potentiel commercial du film, mais là n'est pas mon propos. Mon propos porte sur un aspect inusité du film: sa langue. *Funkytown* est en effet annoncé comme un film bilingue. Je ne sais pas pour vous, mais dans mon livre à moi, bilingue ça veut dire 50-50. *Bon cop, Bad cop* était un film bilingue, avec un nombre égal de répliques en anglais et en français. *Funkytown* est un film avec 60 % de répliques en anglais contre 40 % de répliques en français, même si par moments l'écart paraît beaucoup plus grand. Tout le monde dans ce film parle anglais. Patrick Huard, qui incarne le personnage de l'animateur vedette, Alain Montpetit, parle anglais, sauf quand il anime une émission de télé, ce qu'il fait à quelques courtes reprises et pendant quelques courtes secondes. Paul Doucet, qui joue avec brio le défunt Douglas « Coco » Leopold, parle lui aussi anglais *mur-à-mur*, même si dans la vraie vie, il parlait un charmant franglais. Et ainsi de suite jusqu'au personnage de Raymond Bouchard, un homme d'affaires qui hait les « séparatisses » comme seul un Québécois de souche unilingue peut les haïr.

Le problème de « Funkytown », c'est son marketing opportuniste qui joue sur les deux tableaux et tente de faire croire au public québécois qu'il va voir la version disco des « Boys ».

Ce film est tellement *anglofun* qu'il a reçu son financement du programme anglais de Téléfilm Canada. C'est tout dire.

Où est le problème, demanderez-vous? N'avons-nous pas dépassé le stade infantile des vaines chicanes linguistiques « maintenant que les deux solitudes mangent ensemble et vivent ensemble », comme l'a déclaré Patrick Huard à un journaliste de La Presse canadienne.

Je ne sais pas si nous avons dépassé ce stade. Je sais seulement que quand je vais voir *The Trotsky* de Jacob Tierney, je sais exactement ce que je vais voir: un film anglophone métissé de français signé par un cinéaste anglo-montréalais. Le problème de *Funkytown*, c'est son marketing opportuniste qui joue sur les deux tableaux et tente de faire croire au public québécois qu'il va voir la version disco des *Boys* alors qu'il s'en va voir un film sous-titré où l'anglais l'emporte largement sur le français.

Mais ce qui me dérange le plus dans cette affaire et qui n'a rien à voir avec les qualités intrinsèques de *Funkytown*, c'est que son marketing opportuniste marche à pleine vapeur auprès des médias francophones qui ont acheté l'idée d'un film bilingue et l'ont vendu comme tel.

Mieux encore: tous mes camarades critiques, tous sans exception, m'ont avoué qu'ils n'avaient même pas remarqué la disproportion entre l'anglais et le français. Que pour eux, tout cela était normal et naturel et que prétendre le contraire, c'est être un dinosaure parano, pas *cool* et débranché des réalités actuelles.

PHOTO FOURNIE PAR REMSTAR

Patrick Huard dans *Funkytown*.

Je ne sais pas si je suis ce dinosaure-là. Je sais seulement que ce film fait ressortir une insouciance linguistique que je ne partage pas. Surtout quand je me promène dans le centre-ville de Montréal et que je suis obligée de dire « pardon my french » aux jeunes vendeuses des boutiques.

Comprenez-moi bien. *Funkytown* est un film percutant dont le grand mérite est de vouloir montrer que la scène disco de Montréal était farouchement antinationaliste et portait en son sein inconscient l'échec du premier référendum. Fallait-il mettre autant d'anglais pour en faire la démonstration, je n'en suis pas sûre. Chose certaine, 30 ans plus tard, le Montréal de 2011 ressemble par moments un peu trop au Montréal du Limelight. Il y a toutefois une grande différence: le disco est mort et l'anglais, plus fort que jamais.

Pour joindre notre chroniqueuse: **npetrows@lapresse.ca**

FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE
TOUT NOUVEAU SPECTACLE !
30e ANNIVERSAIRE DE CARRIÈRE !
MARIO PELCHAT
PREMIÈRE PARTIE : BRIGITTE BOISJOLI
22 et 24 février 20 h
THÉÂTRE MAISONNEUVE • PDA
EN VENTE MAINTENANT !
TOUJOURS DE NOUS MARIO PELCHAT
MISE EN SCÈNE : DOMINICK TRUDEAU
BILLETTERIE :
laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112
INFO-LUMIÈRE
514 288-9955 • 1 85LUMIERES
MONTREALENLUMIERE.COM
MP3 MUSICOR MP3 Canada Québec SELECT SENNHEISER

8 SUPPLÉMENTAIRES !
NOUVELLES DATES : 19 + 22 + 23 FÉV.
« C'est un *trip !* Un tour de force. Une grande réussite. » – R-C, *Six dans la cité*
« Une fable racontée par deux grands illusionnistes : Michel Lemieux et Victor Pilon. C'est magique ! ...offrez ce beau grand rêve exceptionnel ! » – Espace Musique, *Marie-Christine Trottier*
« C'est fantastique, phénoménal ! Un summum ! » – Première Chaîne, *C'est bien meilleur le matin*
"It's visually stunning and intellectually intriguing enough to warrant a second viewing." – *The Gazette*
« Véritable enchantement ! François Papineau et Bénédicte Décary déploient un charme ravageur... Andrée Lachapelle est souveraine ! » – *Voir*
« Conte de fées pour adulte d'une puissance visuelle incontestable. Michel Lemieux et Victor Pilon démontrent encore une fois tout leur talent de créateurs visuels avant-gardistes. » – *montheatre.qc.ca*
Un spectacle fabuleux... une expérience hors du commun ! – 98.5 FM, *Puisqu'il faut se lever*
« L'*Avatar* du théâtre québécois ! » – R-C, *Téléjournal Montréal*
UNE PRÉSENTATION ALCOA
LA BELLE ET LA BÊTE
CRÉATION ET MISE EN SCÈNE MICHEL LEMIEUX ET VICTOR PILON / CRÉATION ET TEXTE PIERRE YVES LEMIEUX / COPRODUCTION TNM ET LEMIEUX PILON 4D ART
SUR SCÈNE BÉNÉDICTE DÉCARY / ANDRÉE LACHAPELLE / FRANÇOIS PAPINEAU
PERSONNAGES VIRTUELS VIOLETTE CHAUVEAU / PETER JAMES
THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
JUSQU'AU 23 FÉVRIER / TNM.QC.CA / 514.866.8668
LA PRESSE MétroMédia Plus ARTV astral AFFICHAGE

cyberpresse.ca
Le blogue de RICHARD HÉTU
Intervenez et commentez.
http://blogues.cyberpresse.ca/hetu

ARTS ET SPECTACLES MUSIQUE

TRIO MUSIQUE

ÉMILIE CÔTÉ

ARETHA FRANKLIN VEUT ÊTRE INCARNÉE PAR HALLE BERRY

Un film sur la vie d'Aretha Franklin est en préproduction et la chanteuse veut absolument que Halle Berry l'incarne au grand écran. Halle Berry a toutefois refusé sous prétexte qu'elle ne peut tout simplement pas chanter. Mais Franklin insiste sans se préoccuper du fait que Berry serait obligée de faire du lip-sync. L'actrice, lauréate d'un Oscar pour son rôle dans *Monster Ball*, semble toutefois avoir pris sa décision. « Il faudra que quelqu'un dise à Aretha que je ne peux lui rendre justice », a dit Halle Berry à l'animateur Ryan Seacrest, sur le tapis rouge des Golden Globes. (Source : *Rolling Stone*)

Halle Berry
PHOTO REUTERS

LE PRODUCTEUR DE *GLEE* EN VEUT À SLASH ET KINGS OF LEON

Selon Ryan Murphy, le producteur de la populaire série télé américaine *Glee*, le guitariste de Guns N' Roses Slash est « stupide » alors que les membres du groupe Kings of Leon sont des « trous du cul égocentriques » (traduction de *self-centered assholes*). Pourquoi ? Parce qu'ils ont refusé que leurs chansons soient utilisées dans *Glee*. En entrevue avec *The Hollywood Reporter*, Ryan Murphy a indiqué que Slash et Kings of Leon empêchent des jeunes de s'initier à l'art grâce à leur musique. Le chanteur Caleb Followill a par la suite confié à un journaliste que toute cette controverse était un choc pour lui puisqu'il ne connaissait pas *Glee* quand on a demandé à Kings of Leon les droits d'une chanson. Comme nous l'avons écrit plusieurs fois, *Glee* est devenu un véritable tremplin de ventes pour des artistes. Les extraits de la série se vendent par dizaines de milliers après leur sortie sur iTunes.

TRICOT MACHINE EN FRANCE

Tricot Machine lancera mardi en France son album *La prochaine étape*, près d'un an après sa sortie au Québec. Du 2 au 16 février, le groupe mené par Catherine Leduc et Matthieu Beaumont fera aussi une dizaine de spectacles, de Chambéry à Toulouse, en passant par Paris, Lyon et Marseille. Au printemps, Tricot Machine se produira également dans plusieurs villes du Québec dans le cadre d'une tournée marquant le dixième anniversaire de Dare to Care Records et de sa petite soeur Grosse Boîte. Tricot Machine partagera la scène avec Jimmy Hunt, Bernard Adamus et We Are Wolves.

Antoine Gratton
PHOTO ANDRÉ PICHETTE, LA PRESSE

SUR LES PLANCHES

BRAD PAISLEY. ce soir au Centre Bell.
GAMMA RAY, ce soir au Café Campus.
THE YOUJSH, ce soir à la Casa del Popolo.
DONALD LAUTREC, ce soir au Théâtre de la ville, salle PWC.
MARIE-ÉLAINE THIBERT, ce soir au Théâtre Hector-Charland.
KINOBE, demain au Club Balattou.
JOSHUA RADIN, demain à La Tulipe.
THE DECEMBERISTS, lundi à l'Olympia de Montréal.
ANTOINE GRATTON, mardi à u samedi au Club Soda.
SONS OF YORK + MARK GREEN, mardi à Il Motore.
TWIN TIGERS, mardi au Divan Orange.
ARBOREAL QUARTET, mercredi à la Casa del Popolo.
MALIKA, jeudi au Club Balattou.
LUC DE LAROCHELLIÈRE, jeudi et vendredi au Théâtre de la ville, salle JLM.
MEND HAM, jeudi à la Casa del Popolo.
VINCENT VALLIÈRES, jeudi et vendredi à La Tulipe.
PHILÉMON, vendredi au Studio-théâtre de la Place des Arts.

JORANE

Une fée comme les autres

Jorane lance un nouvel album mardi. Oui, un album de reprises. Non, pas un album de reprises qui ressemblent à ceux lancés depuis trois ans. Car qui d'autre que Jorane pourrait chanter à la fois Anne Sylvestre et Indochine, Richard Desjardins et Niagara ? Et le faire presque seulement avec sa voix et son violoncelle ?

MARIE-CHRISTINE BLAIS

PHOTO IVANOH DEMERS, LA PRESSE

Jorane a travaillé seule dans son studio, baptisé « la cabane à Jorane », pour faire ce disque.

Dans le petit restaurant mexicain, Jorane essaie de tout expliquer en même temps, consciente que c'est impossible, mais essayant tout de même, avec ferveur, avec intensité, avec tout son corps. Elle n'a pas changé : c'est la même Jorane qu'en 1999, au moment de la sortie de son premier album (*Vent fou*) alors qu'elle essayait, là aussi, d'expliquer sa démarche tout en jugulant les 3000 idées qui se percutaient en même temps dans sa tête. La seule différence ? Le restaurant était alors iranien…

Sept albums studio plus tard, son nouveau disque s'intitule *Une sorcière comme les autres*, du nom de la chanson (exceptionnelle) d'Anne Sylvestre qu'elle reprend de façon très personnelle et poignante : « Ce n'est pas une chanson fleuve (NDLR : elle dure 8 minutes 50), c'est une chanson phare ! » s'exclame-t-elle, le poing quasi en l'air.

En fait, Jorane reprend non pas une, mais bien deux chansons de la grande auteure-compositrice française : elle interprète aussi la très belle *Les gens qui doutent*, qui a même servi de détonateur au projet : « J'étais dans mon auto en train d'écouter la radio quand on annonce cette chanson, que je ne connais pas, d'Anne Sylvestre. Je ferme la radio… et je réalise que c'est justement parce que je ne connais pas cette chanson que je dois l'écouter ! Je rouvre donc la radio… et là, j'entends ce texte incroyable, qui dit exactement ce que je ressens. À la maison, je me suis garrochée sur l'internet pour la réécouter, c'est elle qui m'a donné le goût de chanter les mots des autres. »

Ces « mots des autres » qu'elle a touchés de sa voix de fée, aidée de sa baguette-archet, ce sont *Le baiser* d'Indochine, *Marilyn et John* popularisée par Vanessa Paradis, *Départ* de Vigneault, *Pendant que les champs brûlent* de Niagara, *L'engeôlière* de Desjardins, *Je te laisserai des mots* de Patrick Watson (qu'on entend dans le film français *Mères et filles*, présentement à l'affiche), les deux chansons d'Anne Sylvestre…

C'est aussi *En pleine face* d'Harmonium (« c'est l'ultime chanson que j'ai enregistrée, mais c'est la première sur le disque ») et la version française faite par le poète Gilbert Langevin de la chanson *Suzanne* de Leonard Cohen : « Tu as vu la pochette de mon disque ? C'est une réponse à la pochette du *Greatest Hits* (en 1975) de Cohen, oh je l'aime tellement ! » dit-elle en montrant les deux pochettes sur son téléphone, excitée comme une enfant.

On croit Jorane quand elle explique que c'est par démarche personnelle, et non pour suivre la mode (lucrative) des disques de reprises, qu'elle a fait un tel album : « C'est vraiment pour poursuivre mon travail avec le pouvoir des mots : à mes débuts, je n'avais aucun mot sur mes chansons, je chantais en langue inventée ; ensuite, j'ai fait des textes en anglais et j'ai réalisé la discipline que ça exige, écrire ; ensuite, j'ai écrit les textes en français de mon disque *Vers à soi* (en 2007)… Avec *Une sorcière comme les autres*, je continue en faisant mon album le plus personnel de tous, à mon avis : seuls ma voix et mon "cello" servent de cocon pour les mots des autres. »

« Pour faire parler la musique des mots écrits par d'autres, ça demande une transparence parfaite : ces chansons, elles sont déjà parfaites ! »

À sa voix et à son violoncelle, s'ajoutent, en touches minimales, quelques notes de contrebasse, de harpe ou de ukulélé (joués aussi par Jorane), ou de piano, de basse, à peine de batterie, par Éloi Painchaud et Alex McMahon : tous trois signent les arrangements. Monique Giroux a également aidée Jorane pour le choix des chansons. Mais le gros de la réalisation revient à Jorane.

« Tu comprends, je suis comme tous les musiciens : ce qu'on veut, c'est réussir à faire parler la musique… Et pour faire parler la musique des mots écrits par d'autres, ça demande une transparence parfaite : ces chansons, elles sont déjà parfaites ! Elles existent et elles touchent déjà des milliers de gens depuis des années, alors, ça demande incroyablement de travail pour y apporter quelque chose. » Alors, elle a travaillé incroyablement, toute seule, « ermitée » pour reprendre son expression, dans son petit studio baptisé la « cabane à Jorane ». « En fait, c'est mon garage que j'ai isolé », explique-t-elle en riant. Studio qui est juste à côté du plus gros studio où son *chum*, Éloi Painchaud, mène avec brio son travail de réalisateur. Avec leurs trois enfants (Manolo, 4 ans, et les jumeaux Willem et Noé, 2 ans), ils concilient ainsi travail et famille à leur manière.

Dans les mois à venir, Jorane se promènera sur les routes avec ces chansons « dont les textes me chavirent », seule avec son violoncelle, sa harpe et son ukulélé. Mais continuera de travailler à ses mille autres projets, notamment ce fameux disque de « chansons sans paroles » qui la travaille depuis des années : « Tu comprends, la musique, c'est une langue… »

12e ÉDITION

FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE

17 AU 27 FÉVRIER

Édition spéciale 2011
FEMMES À L'HONNEUR
en partenariat avec L'ORÉAL

PLUS QUE 3 SEMAINES AVANT LE FESTIVAL !

LES ARTS

Financière Sun Life

CONCERT D'OUVERTURE présenté par L'ORÉAL

18 FÉVRIER 20 h
Théâtre Maisonneuve, PdA

PREMIÈRE PARTIE : HAROLD LOPEZ-NUSSA SOLO

OMARA PORTUONDO *GRACIAS*

19 FÉVRIER 20 h
Théâtre Maisonneuve, PdA

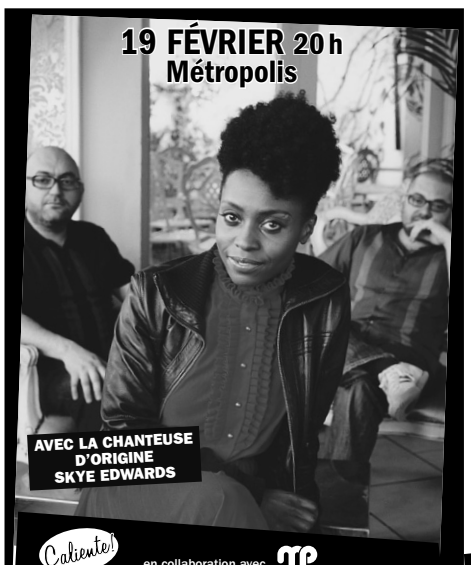
MARIE-JOSÉE LORD ET L'ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN

20 FÉVRIER 20 h
Salle Wilfrid-Pelletier, PdA
présenté par AIRFRANCE

VANESSA PARADIS

PREMIÈRE PARTIE : ALBIN DE LA SIMONE

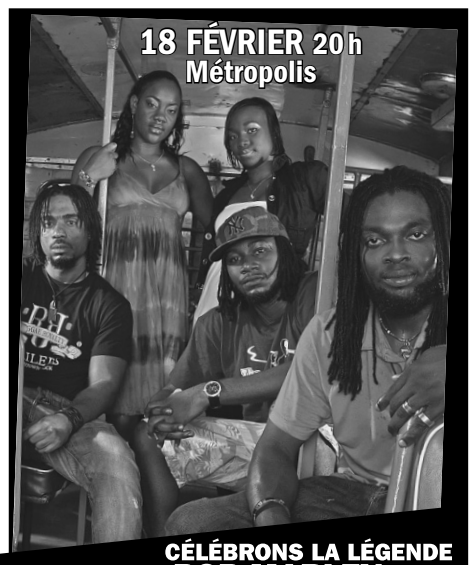
19 FÉVRIER 20 h
Métropolis



MORCHEEBA

PREMIÈRE PARTIE : THINK ABOUT LIFE

18 FÉVRIER 20 h
Métropolis



CÉLÉBRONS LA LÉGENDE
BOB MARLEY AVEC THE WAILERS

PREMIÈRE PARTIE : JAH CUTTA

17-27 FÉVRIER 20 h
relâche le 21 février · LA TOHU

aussi les 19-20, 26-27 février à 14h

FESTIVAL MONDIAL DU CIRQUE DE DEMAIN DE PARIS

18-19 FÉVRIER 20 H
Gesù – Centre de créativité

CAROLE BOUQUET

LETTRES À GÉNICA, FOLIES D'AMOUR
(EXTRAIT D'ANTONIN ARTAUD)

23 FÉVRIER
20 h · Gesù

JAZZLAB *PORTRAITS D'ICI*

18 FÉVRIER
20 h · Club Soda

BEN L'ONCLE SOUL

PREMIÈRE PARTIE : ALECKA

17 FÉVRIER
20 h · Club Soda

ALEX NEVSKY

25 FÉVRIER
20 h · Club Soda

HINDI ZAHRA

27 FÉVRIER 20 h
Salle Wilfrid-Pelletier, PdA

MELISSA ETHERIDGE

PREMIÈRE PARTIE : SERENA RYDER
Productions Rubin Fogel

24 FÉVRIER
20 h · Gesù

DE TEMPS ANTAN *LES HABITS DE PAPIER*

17 FÉVRIER
20 h · Gesù

FRANÇOIS RICHARD NOUVEL ORCHESTRA
ET LE SAXOPHONISTE DAVID BINNEY

25 FÉVRIER
20 h · Gesù

STÉPHANE CÔTÉ *DES NOUVELLES*

23 FÉVRIER 20 h
Théâtre Maisonnneuve, PdA

BRAD MEHLDAU ET ANNE SOFIE VON OTTER

Série à L'Astral **FEMMES À L'HONNEUR L'ORÉAL**

17 FÉVRIER
20 h · L'Astral

EMILIE SIMON

18 FÉVRIER
19 h · L'Astral

LADIES OF THE CANYON

18 FÉVRIER
21 h 30 · L'Astral
présenté par LES VENDREDIS DE LA PLEINE LUNE

RANDOM RECIPE

23 FÉVRIER
21 h 30 · L'Astral

NEeMA

24 FÉVRIER
19 h · L'Astral

KELLYLEE EVANS

24 FÉVRIER
21 h 30 · L'Astral

BÉATRICE BONIFASSI

AIRFRANCE présente

LES PLAISIRS DE LA TABLE SAQ

RÉSERVEZ DÈS MAINTENANT!

Quelques Bonnes Tables encore disponibles:

LE FESTIN DE BABETTE AU RESTAURANT CHRISTOPHE
Bienvenue aux cinéphiles et aux gourmands !
N'oubliez pas d'apporter vos bouteilles préférées.
1187, avenue Van Horne
RÉSERVATIONS : 514 270-0850
DU 17 FÉVRIER AU 26 FÉVRIER À PARTIR DE 18 h

HOMMAGE À FRIDA KAHLO ET ÉDITH PIAF AU BISTRO LE RÉPERTOIRE
Nous vous offrons cette soirée avec un menu 6 services qui vous fera voyager d'un continent à l'autre, dans une ambiance chaleureuse!
5076, rue Bellechasse
RÉSERVATIONS : 514 251-2002
DU 17 AU 26 FÉVRIER À PARTIR DE 17 h 30
FERMÉ LE DIMANCHE

TROIS SOIRÉES AVEC PAULA DASILVA AU SAMUEL DE CHAMPLAIN
L'équipe culinaire de Philippe Mercier est heureuse de recevoir Paula DaSilva pour trois soirées découvertes exclusives.
1, place du Canada
RÉSERVATIONS : 514 878-9000
17, 18 ET 19 FÉVRIER À PARTIR DE 18 h

MONTREALENLUMIERE.COM Tout sur facebook.com/montrealenlumière

BILLETTERIE

ACHATS PAR TÉLÉPHONE OU SUR INTERNET :
admission.com • 1 855 790-1245 • ticketmaster.ca
ACHATS EN PERSONNE À LA BILLETTERIE CENTRALE DU FESTIVAL :
MÉTROPOLIS 59, rue Sainte-Catherine Est (sauf pour les spectacles présentés à la Place des Arts et au Club Soda)

PLACE DES ARTS
514 842-2112 · 1 866 842-2112
laplacedesarts.com

L'ASTRAL,
MAISON DU FESTIVAL RIO TINTO ALCAN
1 855 790-1245
admission.com · ticketmaster.ca

CLUB SODA
514 286-1010 · clubsoda.ca

GESÙ – CENTRE DE CRÉATIVITÉ
514 861-4036
1 855 790-1245
admission.com

ÉGLISE UNIE SAINT-JAMES
514 288-9245
1 855 790-1245 · admission.com

INFO-LUMIÈRE
514 288-9955
1 85LUMIERES

Une maîtrise d'oeuvre de L'ÉQUIPE SPECTRA

ARTS ET SPECTACLES **MUSIQUE**

THE DECEMBERISTS

Simplicité salutaire

Terminés les albums conceptuels et les envolées musicales complexes ; avec *The King is Dead*, les Decemberists optent pour une country-folk où la simplicité est reine. Un virage qui semble bien réussir à la formation américaine, puisqu'elle trône au sommet des palmarès du Billboard et de iTunes.

PHOTO FOURNIE PAR LA PRODUCTION

En spectacle, The Decemberists joueront beaucoup de nouvelles pièces, mais aussi du plus vieux matériel.

LE SOLEIL

Au bout du fil, le chanteur et guitariste Colin Meloy est incrédule. « La réception est fantastique. Je dois dire que, très honnêtement, je ne m'attendais pas à ça… »

Pour ceux qui s'étaient habitués à la folk-rock mâtinée de progressif de l'album *The Crane Wife* et de l'opéra-rock *The Hazards of Love*, le dépouillement propre à *The King is Dead* peut être déconcertant. Or voilà, le quintette de Portland, en Oregon, a senti qu'il était allé aussi loin qu'il le pouvait du côté de l'art-rock et qu'un virage s'imposait.

« Il me restait quelques pièces que j'avais composées pour *Hazards of Love* et que j'avais laissé de côté parce qu'elles ne cadraient pas avec le volet narratif, relate Meloy. Je voulais les utiliser et comme elles avaient besoin de voisines pour faire un album, j'ai commencé à écrire dans cette veine country-folk. C'était naturel pour moi et la première chose que j'ai su, c'est que j'avais cette collection de courtes chansons. »

Chaque fois qu'ils sont sortis de studio, les Decemberists se promettaient que l'album suivant serait enregistré en deux semaines, dans une ferme. C'est finalement arrivé avec ce sixième disque.

Meloy raconte que chaque fois qu'ils sont sortis de studio, les Decemberists se promettaient que l'album suivant serait enregistré en deux semaines, dans une ferme. C'est finalement arrivé avec ce sixième disque. Si *The King is Dead* est plus épuré que ses prédécesseurs, il n'abrite pas moins des compositions finement élaborées, où l'harmonica et la *pedal steel* enrichissent les bases de guitares acoustiques. Le groupe, qui a toujours aimé faire appel à des invités pour ses enregistrements, a cette fois jeté son dévolu sur Peter Buck, le guitariste de R.E.M., et sur la chanteuse Gillian Welch.

« Nous avons pensé à eux pour différentes raisons, explique Meloy. D'abord, certaines pièces ont des accents de R.E.M. et on s'est dit que pour aller chercher ce son, on pourrait aller directement à la source. C'était une excuse pour moi afin de prétendre que je faisais partie du groupe de Peter Buck ! Et puis, comme on voulait faire un album country-folk et que nos albums favoris du genre marient voix masculines et féminines, on sentait que ce serait cool de mettre ça sur l'album et Gillian était au sommet de notre liste. On a eu de la chance : elle était disponible et voulait participer. »

Au sein des Decemberists, composés aussi de Chris Funk (guitare), Jenny Conlee (orgue Hammond, accordéon, claviers), John Moen (batterie) et Nate Query (basse), Colin Meloy est celui qui compose à peu près tout. Féru d'histoire – maintes références à des guerres ou à des épisodes du passé apparaissent dans ses textes – il dit s'acquitter de sa tâche avec plaisir. Certes, il sent une pression, or comme l'inspiration lui vient très naturellement, il ne s'en formalise pas trop.

« Mon souci principal est que ce soit bon. On n'en est jamais certain à 100 %. On peut avoir des indices, mais je n'ai jamais été convaincu qu'une pièce était valable. Ou alors je l'ai été et, deux jours plus tard, j'y revenais et je me disais "mon dieu, à quoi je pensais, c'est nul !" La seule chose que j'ai apprise avec le temps, c'est à ne pas faire confiance à mon instinct ; dans un sens comme dans l'autre. »

Un univers complet

Meloy, qui a pour compagne l'illustratrice Carson Ellis, accorde beaucoup d'importance à la dimension visuelle de chaque projet. Depuis toujours, les Decemberists ont proposé des pochettes d'album recherchées, de même que du matériel dérivé dont l'image est soignée. Avec *The King is Dead*, le groupe va jusqu'à proposer une imposante édition spéciale qui, pour 165 $US, comprend l'album en CD et en vinyle blanc, un volume de photos de 78 pages, un DVD, une affiche et des téléchargements.

« C'est passionnant, un projet comme ça, qui vise à créer un univers autour de la musique. Je crois que cet album s'y prêtait bien, car le lieu où nous avons enregistré faisait profondément partie de l'aventure. Et heureusement qu'en cette époque, les compagnies de disques – y compris les majors – réalisent que si on veut que les gens achètent des albums, il doit y avoir une incitation. »

L'album maintenant sur les tablettes, les Decemberists reprennent la route. Le nouveau matériel sera à l'honneur, on s'en doute ; toutefois Colin Meloy insiste pour dire que sa formation est loin d'avoir changé d'identité musicale. Aussi, lorsque le quintette montera sur les planches de l'Olympia de Montréal, lundi, on peut s'attendre à ce que le rock, le folk et l'art rock qui font partie de son répertoire ressurgissent.

« Le spectacle nous permettra de toucher au matériel de toute notre discographie, mais on n'a pas voulu revoir profondément les arrangements des anciennes pièces pour les arrimer aux nouvelles, car on n'est pas devenu soudainement un groupe uniquement country-folk. Ce n'est qu'une facette de ce que l'on fait. »

The Decemberists, en spectacle à l'Olympia, lundi à 20 h.

OSM

Les Trois Alain Lefèvre

CLAUDE GINGRAS
CRITIQUE

L'Orchestre Symphonique de Montréal n'a jamais expliqué la raison d'être de sa nouvelle série « Les Grands Québécois ». Peu importe, à vrai dire : on a bien vu jeudi soir, au premier concert, qu'un nom seul suffit à remplir – ou à *presque* remplir – une salle comme Wilfrid-Pelletier. L'omniprésent Alain Lefèvre était de nouveau à l'affiche, cette fois comme pianiste, comme animateur et comme compositeur. Les Trois Alain Lefèvre ont remplacé les Trois Ténors et ont attiré plus de 2500 personnes.

Le concert était diffusé en direct sur ce qui s'appelle « Espace musique ». Cette fois, il y a explication. Lefèvre présentait lui-même les pièces au micro, comme il le fait le dimanche matin à la radio ; parfois, il prenait place à une petite table.

L'homme sait parler à une foule et celle-ci l'écoute, accrochée à ses moindres paroles, qu'il s'agisse de souvenirs d'enfance ou de propos simples sur l'art, la vie, la souffrance. Fin démagogue, il se présenterait à une élection et serait élu !

Concernant la musique entendue, mon premier choix va au Concerto en fa de Gershwin, qui conjuguait « meilleure œuvre au programme » et « meilleure exécution de la soirée ». Lefèvre n'a pu résister à la tentation de chauffer le piano-moteur au maximum dans les deux allegros où, de surcroît, l'orchestre lui répondait sur le même ton. À la limite, cette approche tonitruante se défendait. Miracle à l'adagio central : Nathan Brock, chef assistant à l'OSM, transforma la longue introduction en un envoûtant nocturne où Lefèvre se glissa petit à petit avec la subtilité d'un grand musicien.

Dans deux cas, l'OSM utilisait avec une pompe un peu ridicule le terme « création mondiale » : la version avec orchestre de la *Valse de l'asile*, pour piano seul, de Walter Boudreau, et *Frénétique*, le premier des 24 Préludes que François Dompierre vient d'écrire pour Lefèvre. Deux très bons petits morceaux cependant, et conformes aux titres : l'orchestre en décalages souligne le côté obsédant du Boudreau et le Dompierre est un boogie-woogie endiablé de deux minutes.

L'ouverture de *Candide*, de Bernstein, était de trop, la petite valse de Chostakovitch aussi.

Lefèvre compositeur monopolisait les 40 dernières minutes du concert avec cinq pièces sentimentales, dont l'inévitable *Lylatov*, le tout en d'efficaces orchestrations de Richard Savignac. Le contrebassiste Michel Donato et le batteur Paul Brochu participaient très discrètement à deux pièces. Devant l'ovation, Lefèvre ajouta une sixième pièce, *Petite mère*.

ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL. Chef invité : Nathan Brock. Alain Lefèvre, pianiste et animateur. Jeudi soir, salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts. Série « Les Grands Québécois ».

Le 14 février 2011

Venez fêter la Saint-Valentin en musique avec Sophie Desmarais et ses invités

COEUR à COEUR 2011

planète jazz 91,9 Mon univers musical — Université de Montréal — LA PRESSE

Montreal Jubilation Gospel Choir,
fondé et dirigé par Trevor W. Payne,
Bruno Pelletier
Richard Groulx
Ron Di Lauro, soliste
et des étudiants du Big Band de l'Université de Montréal

Direction artistique de Daniel Mercure

Un concert-bénéfice au profit du Big Band de l'UdeM

Sophie Desmarais, ambassadrice du Big Band de l'UdeM

Soirée cocktail 150 $
Concert 20 $

Théâtre Corona
490, rue Notre-Dame Ouest, Montréal

Ouverture des portes **19 h 15**
Concert **20 h**

R.S.V.P.
Avant le 7 février 2011
Billetterie : 514.931.2088
coeuracoeur@o2mtl.com

DE RICH TERFRY À BUCK 65

Vingt ans de singularité

Il est né Rich Terfry dans la région d'Halifax, il y a 38 ans. Au cours des deux dernières décennies, il est devenu Buck 65 sur scène, en studio et à l'échelle planétaire. Sa renommée tient à ses microbrassages inédits de poésie syncopée et de genres musicaux : hip-hop, talking blues, bluegrass, rock et autres country sur lesquels il a couché des textes pour la plupart très futés, très souvent brillants. Au service de la chaîne Radio 2 de la Société Radio-Canada, il redevient Rich Terfry du lundi au vendredi.

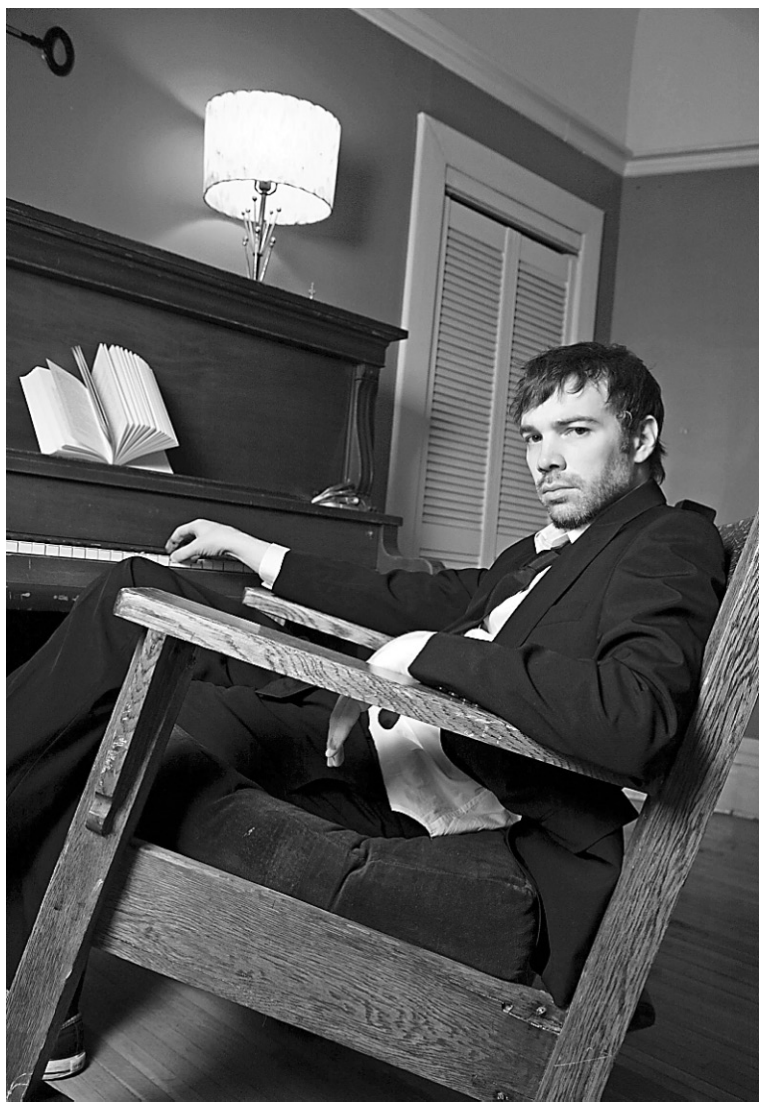


PHOTO FOURNIE PAR WARNER MUSIC

Buck 65 a des amis de talent et les a mis à profit pour ce disque.

ALAIN BRUNET

De Toronto, Rich Terfry anime une excellente émission quotidienne à chaque fin d'après-midi. Il y défend avec ferveur de fines sélections de songwriting canadien ou international. Inutile d'ajouter que ce répertoire a peu à voir avec ce que diffuse la FM commerciale. Hors des ondes radio-canadiennes, Buck 65 demeure un homme archi occupé puisqu'il doit mener deux carrières à la fois.

C'est de Buck 65 qu'il est ici question. D'un édifice hautement créatif qu'il érige depuis l'adolescence. Et que le principal intéressé commémore en lançant trois EP, un DVD et un album sous la bannière *The Lost Tapes/20 Odd Years*. Le corpus est constitué de documents audiovisuels rétrospectifs et de documents audio absolument neufs.

Buck 65 se limite à baragouiner le français, on ressent néanmoins le francophile en lui lorsqu'il soutient que Montréal est la plus culturelle des villes canadiennes.

Sauf exceptions, cet opus est constitué de duos inédits : « Deux approches ont été nécessaires à leur création. La première fut de prendre contact avec plusieurs de mes amis artistes afin de les inclure dans le processus créatif. Ils ont tous accepté spontanément », explique l'artiste et animateur, joint à Toronto.

Et qui sont ces amis de Buck 65 ?

« Pour *Stop*, j'ai recruté Hannah Georgas, de qui je suis très proche. Je le suis également de Jenn Grant, nous venons tous deux des Maritimes, elle a d'ailleurs chanté à mon mariage ! Ainsi, elle interprète trois titres sur le nouvel album : *Paper Airplane, Cold Steel Drum, Who By Fire*. *John Southworth*, un garçon très talentueux m'a procuré la musique et sa voix pour la chanson *BCC*. Idem pour Nick Thorburn que vous avez connu à Montréal (Unicorns, Islands) ; il a participé à *Gee Whiz*. Pour *She Said Yes*, j'ai travaillé avec Emily Wells, multi-instrumentiste américaine extrêmement douée. Elle a créé la musique de *She Said Yes,* que j'estime la plus belle de cet album. »

Le deuxième axe de la méthode, de poursuivre l'interviewé, fut légèrement différent : « Créer musique et textes, imaginer ensuite qui serait la voix idéale pour compléter le travail. »

Vient d'abord Gordon Downie, auteur, compositeur et chanteur de The Tragically Hip. « J'ai déjà tourné avec lui, mais il n'était pas un ami proche. Cela étant, je l'ai eu en tête dès le début du travail sur la chanson *Whisper of the Waves*. Il a accepté avec enthousiasme. Ce fut pour moi très enrichissant puisqu'il m'apparaît comme l'un des plus grands paroliers au Canada, j'ose affirmer qu'il est le numéro deux après Leonard Cohen. »

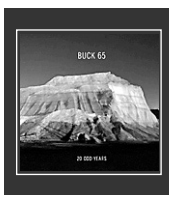
Buck 65 se limite à baragouiner le français, on ressent néanmoins le francophile en lui lorsqu'il soutient que Montréal est la plus culturelle des villes canadiennes, ou lorsqu'il rappelle avoir vécu un moment à Paris. On en déduit que ce passage a motivé la participation de la chanteuse Olivia Ruiz à la chanson bilingue *Tears of Your Heart*.

« J'avais d'abord connu Mathias Malzieu, son amoureux (et chanteur de Dionysos) alors que je me produisais à l'Élysée Montmartre. Quelques années plus tard, elle m'a elle-même joint pour que je collabore à sa chanson *Elle panique*. J'ai donc fait pareil. Olivia est une pop star, mais pour les bonnes raisons : très créative et usant d'une voix très typée. »

On ne s'étonnera pas que Rich Terfry tienne à diffuser du matériel francophone lorsqu'il anime le *drive-home* de CBC Radio 2. Et on comprendra pourquoi Buck 65 a sollicité notre Marie-Pierre Arthur afin qu'elle chante quelques rimes françaises de son cru.

« Je l'ai découverte dans le cadre de mon émission. J'ai pensé à elle pour la musique de *Final Approach*, car sa voix exhale beaucoup d'aisance et charrie beaucoup d'émotion. Lorsque je l'ai jointe, elle était à la fin de sa grossesse. Elle a beaucoup aimé ma musique, et m'a précisé qu'il fallait faire très vite ! Elle a accompli un travail incroyable. Très talentueuse. »

Jointe à son tour, Marie-Pierre Arthur exprime une satisfaction non contenue quant à cette collaboration : « Le soir que j'ai enregistré à Montréal, je croyais que j'allais accoucher. J'avais été prise de contractions, mais l'accouchement a finalement eu lieu avec quelques semaines de retard. Fausse alerte, heureusement ! Ainsi, j'ai adoré cette expérience, même si je n'ai jamais rencontré Rich en personne – tout s'est fait via l'internet. Voilà un garçon charmant, inspirant, libre, souple. J'étais intimidée au départ, mais j'ai vite senti qu'il me voyait comme son égale. Je recommencerais n'importe quand ! »



BUCK 65
20 ODD YEARS
WEA

CYBERPRESSE.CA

BUCK 65

Lisez la version intégrale de cette entrevue sur **cyberpresse.ca**

DISQUE CLASSIQUE

Nézet-Séguin : du grand Berlioz

CLAUDE GINGRAS

Yannick Nézet-Séguin sonde le scénario de la *Symphonie fantastique* de Berlioz depuis une dizaine d'années. Cette œuvre unique en son genre, il la donna deux fois avec l'Orchestre Métropolitain (en 2001 et en 2009) et continua de l'explorer lors de ses débuts très médiatisés à l'Orchestre Philharmonique de Berlin en octobre dernier.

Radiodiffusé ici, le concert nous apporta de la part de Nézet-Séguin une vision encore plus détaillée de la partition. Quelques mois plus tôt, en mars, le jeune chef enregistrait la *Fantastique* avec l'Orchestre Philharmonique de Rotterdam, dont il est le titulaire, et cette fois non pas pour la marque britannique EMI mais pour la marque suédoise BIS.

Le disque vient de paraître et rejoint les meilleures versions de l'immense discographie de la *Fantastique*. Il y a là un souffle jeune, des accents nouveaux et un traitement de la virtuosité orchestrale qui va toujours dans le sens de l'expression.

Chaque élément du premier mouvement, *Rêveries. Passions*, est traduit avec justesse – nuances dans le premier cas, nervosité dans le second – et l'ampleur du son de Rotterdam s'impose immédiatement.

Un bal, le deuxième mouvement, est aérien, raffiné, et la *Scène aux champs*, le troisième mouvement, découvre deux premiers-pupitres de très haut niveau, le cor-anglais puis le hautbois, dans leur mystérieux dialogue d'entrée. On notera, à la toute fin, la force inhabituelle avec laquelle les timbales de Rotterdam reprennent, à la place du hautbois, le dialogue avec le cor-anglais.

La *Marche au supplice*, le quatrième mouvement, a quelque chose à la fois de solennel et d'hallucinant, et doublement car Nézet-Séguin y fait la reprise, comme au premier mouvement. Enfin, le cinquième et dernier, *Songe d'une nuit du Sabbat*, est terrifiant, avec ces cloches volontairement un peu fêlées et tous ces effets caricaturaux où le chef pousse les instruments à leurs limites.

Cette *Fantastique* faisant 54 minutes, on a complété le disque avec la scène lyrique *Cléopâtre* (ou *La Mort de Cléopâtre* selon certaines éditions) chantée par Anna Caterina Antonacci. C'est le même couplage que la *Fantastique* de Gergiev-Philharmonique de Vienne, avec Olga Borodina, chez Philips, en mieux, sans être tout à fait ce qu'on souhaiterait. La voix est belle, bien qu'un peu stridente à l'aigu, le français est plutôt bon, mais le tragique n'y est pas vraiment.

★★★★ ½
BERLIOZ : ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE ROTTERDAM. DIR. YANNICK NÉZET-SÉGUIN
BIS, SACD-1800

DERNIÈRE CHANCE PARTOUT AU QUÉBEC!

André Sauvé
mise en scène : Pierre Bernard et Michel Ledoux

2 AU 5 FÉVRIER
MONUMENT-NATIONAL

présenté par Lapointe CENTRES DENTAIRES

FÉVRIER			
2 fév.	**Montréal**	**Monument-National**	**514-871-2224**
3 fév.	**Montréal**	**Monument-National**	**514-871-2224**
4 fév.	**Montréal**	**Monument-National**	**514-871-2224**
5 fév.	**Montréal**	**Monument-National**	**514-871-2224**
10 fév.	Joliette	Salle Rolland-Brunelle	450-759-6202
12 fév.	**Laval**	**Salle André-Mathieu**	**450-667-2040**
18 fév.	Joliette	Salle Rolland-Brunelle	450-759-6202
19 fév.	St-Jérôme	Salle André-Prévost	450-432-0660
MARS			
12 mars	**Laval**	**Salle André-Mathieu**	**450-667-2040**
18 mars	St-Jean-sur-Rich.	Théâtre des Deux-Rives	1-888-443-3949
20 mars	Granby	Palace de Granby	450-375-2262
23 mars	Terrebonne	Théâtre du Vieux-Terrebonne	450-492-4777
24 mars	Terrebonne	Théâtre du Vieux-Terrebonne	450-492-4777
27 mars	Ste-Thérèse	Théâtre Lionel-Groulx	450-434-4006

AVRIL			
1 avril	Sherbrooke	Salle Maurice-O'Bready	819-820-1000
9 avril	Sorel	Théâtre du Chenal-du-Moine	450-743-8446
20 avril	Gatineau	Salle Odyssée	819-243-2525
21 avril	Gatineau	Salle Odyssée	819-243-2525
27 avril	**Brossard**	**L'Étoile Banque Nationale**	**450-676-1030**
28 avril	**Brossard**	**L'Étoile Banque Nationale**	**450-676-1030**
29 avril	**Brossard**	**L'Étoile Banque Nationale**	**450-676-1030**
MAI			
6 mai	Trois-Rivières	Salle J.-Antonio-Thomp.	1-866-416-9797
18 mai	Ste-Foy	Salle Albert-Rousseau	1-877-659-6710
19 mai	Ste-Foy	Salle Albert-Rousseau	1-877-659-6710
20 mai	Ste-Foy	Salle Albert-Rousseau	1-877-659-6710
27 mai	Joliette	Salle Rolland-Brunelle	450-759-6202
28 mai	Valleyfield	Salle Albert-Dumouchel	1-800-842-5794
JUIN			
17 juin	St-Hyacinthe	Salle Desjardins	450-778-3388

SODEC Québec · TVA tva.canoe.ca Une compagnie de Quebecor Media · LA PRESSE · CKOI 96,9 FM · monumentnational

Réservez dès maintenant / Billetterie Juste pour rire
hahaha.com
514 845-2322
Juste pour rire Sur scène

ARTS ET SPECTACLES **TOP 15 DES BÂTISSEURS DE L'OMBRE**

ILS FONT BOUGER

C'est simple : sans ces 15 personnalités, le visage artistique du Québec ne serait tout simplement pas le même… C'est pourtant dans l'ombre, loin des feux de la rampe, qu'elles œuvent tous les jours. Tel Rembrandt qui privilégiait le sombre pour diriger la lumière sur certaines zones de ses tableaux, ces 15 personnes, que l'équipe des Arts a choisies au terme de longues discussions, sont « obscures » pour mieux éclairer les vedettes ou les événements dont elles s'occupent, dans toutes les sphères de la culture d'ici, souvent à coups d'audace, de conviction et d'abnégation. Elles font tout. Sauf de l'ombre à leurs projets.

MARTIN **DUROCHER**

DIRECTEUR DE LA PROGRAMMATION FRANCOPHONE DU FESTIVAL JUSTE POUR RIRE ET DE ZOOFEST

Dépisteur de talents pour Juste pour rire, Martin Durocher est devenu une carte maîtresse de la créativité du premier groupe mondial du rire. Arrivé sur la planète Rozon en 2001, ce diplômé en communications et politiques de l'UdM l'a quittée en 2004 pour créer sa propre entreprise, Bite Size Entertainment. Mais Gilbert Rozon l'a rappelé en 2009 pour qu'il dirige Zoofest, le petit frère du festival Juste pour rire.

« Même à l'extérieur du groupe, je continuais à voir pour eux 150 shows par an, à Avignon, New York, Édimbourg ou ailleurs pour dénicher des artistes émergents, dit-il au téléphone, de Paris. En 2009, Gilbert m'a donné carte blanche pour trouver les meilleurs jeunes artistes sur le marché pour Zoofest. »

Créateur du concept des Mercredis Juste pour rire, Martin Durocher a fait de Zoofest un franc succès, attirant entre autres la chorale Young@Heart, *Scotstown* (qui revient l'été prochain avec un nouveau spectacle), ou encore Bo Burnham, la jeune sensation américaine qui a gagné le Edinburgh Comedy Award en 2010. « On a eu Bo à Montréal à 19 ans ! On peut se considérer chanceux quand on sait que ce gars marche sur les pas d'Andy Kaufman. »

Les succès de Martin Durocher lui ont valu en octobre une super tape dans le dos : il est devenu le patron de la programmation du Zoofest ET du festival Juste pour rire. Rien de moins.

« J'apprends à travailler en équipe, dit-il. À l'été, on va lancer plein de nouveaux spectacles – ceux de Jean-Marc Parent et Stéphane Rousseau, notamment. D'Europe, on fait venir le Français Jean-Marie Bigard et le show *Walter – Belge et méchant*. Comme on sera pour la première fois à la Place des Arts, on vendra plus de billets et on les vendra moins cher pour aller chercher les 20-35 ans. Plein de bonnes nouvelles, donc ! »

— Éric Clément

LUC **DÉRY** / KIM **McCRAW**

DIRECTEUR DE MICRO_SCOPE / DIRECTRICE DE MICRO_SCOPE

En quelques années, la société de production indépendante micro_scope est devenue incontournable dans le paysage cinématographique québécois. Fondée en 2002 par Luc Déry, qui avait produit auparavant *La moitié gauche du frigo* de Philippe Falardeau ainsi qu'*Un crabe dans la tête* d'André Turpin, micro_scope a pris son envol avec l'arrivée en 2004 de Kim McCraw.

« Nous sommes arrivés au moment d'une espèce de changement de garde, d'une émergence de nouvelles voix chez les cinéastes et auteurs, dit Luc Déry. Et nous avons voulu accompagner de jeunes réalisateurs dans leur début de carrière. »

Le tandem, qui s'est donné pour mission principale le développement et la production de projets novateurs, inventifs et accessibles, a entre autres permis le tournage de *Congorama* et *C'est pas moi, je le jure !* de Philippe Falardeau, *Continental, un film sans fusil* et *En terrains connus* de Stéphane Lafleur, qui sera présenté en première mondiale au prochain Festival du film de Berlin.

Plusieurs de ses productions, parmi les plus célébrées de notre cinématographie récente, se sont démarquées dans les plus grands festivals de films, notamment Cannes, Venise, Berlin, Locarno et Toronto.

Micro_scope a également produit *Bashir Lazhar*, le quatrième long métrage de Philippe Falardeau, présentement en tournage, ainsi qu'*Incendies* de Denis Villeneuve, le succès-surprise de 2010. « *Incendies* est vraiment un succès inespéré, confirme Luc Déry. Nos prédictions les plus optimistes étaient de l'ordre de 1 million de dollars au box-office. On ne s'attendait vraiment pas à ce qu'un film pour une grande partie sous-titré, qui traite de guerre, de viol et d'inceste au Moyen-Orient, fasse 2,5 millions ! »

– Marc Cassivi

GUILLAUME **LESPÉRANCE**

PRODUCTEUR TÉLÉ

Producteur délégué de l'émission phare de Radio-Canada, *Tout le monde en parle*, Guillaume Lespérance accumule les succès. Il a débuté dans le métier comme assistant-réalisateur sur des tournages de films américains à Montréal, avant de devenir directeur de production des émissions *Chick'n Swell, Smash*, et *3x rien* et comme producteur délégué de la série *Les étoiles filantes*.

Enfant de la balle, Guillaume Lespérance est le fils du producteur et imprésario Jean-Claude Lespérance (*Broue*, Jean Lapointe, Dominique Michel, etc.), l'un des fondateurs d'Avanti Ciné-Vidéo, qui produit entre autres *Tout le monde en parle*.

« Guy A. m'a approché dès le premier jour et je suis parti avec lui rencontrer Thierry Ardisson à Paris », raconte le jeune producteur de 32 ans à propos des débuts de *TLMEP*. Sept ans plus tard, il se voit poursuivre l'aventure tant que le noyau de l'équipe restera intact.

Guillaume Lespérance a plusieurs autres projets sur le feu. Avec sa société a_media, il produit pour Tou.tv les délicieuses et décapantes vignettes *En audition avec Simon*, mettant en vedette Simon-Olivier Fecteau, véritable phénomène sur le web. L'équipe réfléchit à la possibilité de tourner une troisième saison. « On ne veut pas étirer la sauce. On préfère partir au plus fort. C'est un vrai conte de fées. On s'est fait plaisir et on a eu un succès inespéré. »

À l'automne, Lespérance a aussi produit avec Zone 3 pour V *Un souper presque parfait*, la version québécoise de la téléréalité culinaire britannique *Come Dine With Me*, qui est devenu le plus grand succès de la chaîne. Cette émission amusante, dont la narration est assurée par André Ducharme, a vu ses cotes d'écoute doubler depuis le début de l'automne, passant de 208 000 téléspectateurs à 581 000. Elle sera de retour lundi.

– Marc Cassivi

CHARLES **TREMBLAY**

PRÉSIDENT DE MÉTROPOLE FILMS

Curling de Denis Côté, *Des hommes et des dieux* de Xavier Beauvois, *Fish Tank* d'Andrea Arnold… Grâce à Charles Tremblay, président de la société de distribution québécoise Métropole Films, fondée en 2005, les cinéphiles québécois ont accès au meilleur du cinéma international et national.

« J'ai essayé de remédier à un trou que je percevais dans la distribution du cinéma international, dit cet ancien avocat de 37 ans, qui a débuté dans le métier à Los Angeles. La mission s'est élargie récemment avec la présentation de films québécois. »

Depuis ses débuts, Métropole a eu le privilège de distribuer trois Palmes d'or : *4 mois, 3 semaines, 2 jours* (2007), *Entre les murs* (2008), et *Le ruban blanc* (2009), trois lauréats de l'Oscar du meilleur film en langue étrangère : *La vie des autres* (2007), *Les faussaires* (2008), *Dans ses yeux* (2009) ainsi que des dizaines d'autres films primés dans le monde tels *La graine et le mulet*, *Persepolis* et *De l'autre côté*. Chaque année, Métropole distribue plus de 40 films en salle et plus du double sur DVD, certains grâce à une entente exclusive pour le Québec avec le distributeur canadien Mongrel Media.

« En raison des plateformes qui rétrécissent, des salles d'eX-centris qui ont fermé notamment, les choses se sont compliquées depuis nos débuts, explique Charles Tremblay. Il y a de petites perles que nous avons dû délaisser, à regret. Notre rôle de défenseurs du cinéma d'auteur s'est accru. Les gens ne le réalisent pas, mais si rien n'est fait, la cinéphilie sera réellement en danger à moyen terme au Québec. »

– Marc Cassivi

LE QUÉBEC

GAËTANE VERNA

DIRECTRICE ET CONSERVATRICE EN CHEF DU MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

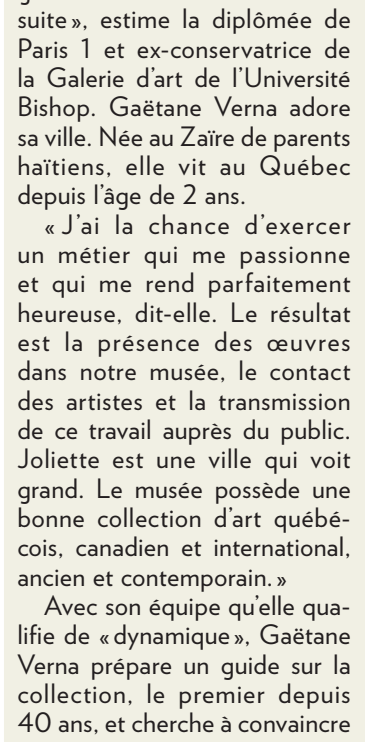
Fiona Banner, Tacita Dean, Bill Viola, Kimsooja, Javier Tellez. Ces cinq artistes contemporains seraient toujours les bienvenus à Montréal et dans plusieurs musées du monde. Depuis quatre ans, certaines de leurs œuvres ont été présentées au Musée d'art de Joliette (MAJ) qui compte désormais un fonds d'acquisition, grâce à un don de René Malo, et amène les Montréalais à ses vernissages à bord du MAJ Express.

Trop pour Joliette? « Jamais trop, répond Gaëtane Verna la directrice et conservatrice en chef du Musée depuis 2006. J'aime que les choses arrivent vite. » Quitter Joliette pour la grande ville alors? « Pas tout de suite », estime la diplômée de Paris 1 et ex-conservatrice de la Galerie d'art de l'Université Bishop. Gaëtane Verna adore sa ville. Née au Zaïre de parents haïtiens, elle vit au Québec depuis l'âge de 2 ans.

« J'ai la chance d'exercer un métier qui me passionne et qui me rend parfaitement heureuse, dit-elle. Le résultat est la présence des œuvres dans notre musée, le contact des artistes et la transmission de ce travail auprès du public. Joliette est une ville qui voit grand. Le musée possède une bonne collection d'art québécois, canadien et international, ancien et contemporain. »

Avec son équipe qu'elle qualifie de « dynamique », Gaëtane Verna prépare un guide sur la collection, le premier depuis 40 ans, et cherche à convaincre Québec d'investir dans la rénovation de l'édifice, un projet de 11 millions de dollars. On peut croire qu'elle y parviendra bien assez vite!

– Mario Cloutier



SANDY BOUTIN

PRÉSIDENT ET DIRECTEUR GÉNÉRAL DU FESTIVAL DE MUSIQUE ÉMERGENTE

Il est l'imprésario du groupe Karkwa, le groupe qui a gagné le prix du meilleur album canadien de l'année. Depuis la semaine dernière, il co-gère aussi le carrière de Pascale Picard. C'est sans compter que Sandy Boutin est le président fondateur du Festival de musique émergente en Abitibi-Témiscamingue, événement de l'année au dernier gala de l'ADISQ.

Pourtant, il se dirigeait en politique à l'aube de sa vingtaine, lui qui travaillait pour le Parti québécois.

Quand le PQ a perdu le pouvoir, le jeune homme a quitté la ville de Québec pour retourner en Abitibi et étudier en administration des affaires. Devant l'offre manquante de musique alternative dans sa région, il a décidé de fonder le FME, dont la première présentation a été un succès.

Encore aujourd'hui, Sandy Boutin n'a aucun salaire comme directeur général. Pour lui, « la musique alternative et la relève, c'est super important, mais il y a aussi quelque chose d'égoïste là-dedans », dit-il. « C'est du donnant-donnant, car je me réalise là-dedans. Je donne autant que je reçois. »

Héritage de son expérience politique, Sandy Boutin n'hésite pas à prendre la parole publiquement sur des dossiers chauds, et il travaille beaucoup dans l'ombre pour la cause de la diversité musicale partout au Québec. Il finalise en ce moment une étude sur les spectacles de musique émergente en région dans le but de soumettre des revendications au gouvernement provincial. Le milieu de la musique lui doit beaucoup.

« Tans mieux si ça peut être moins difficile pour d'autres que ça l'a été pour nous. »

– Émilie Côté

STÉPHANE LAVOIE

DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA TOHU

Directeur général de la TOHU depuis deux ans, Stéphane Lavoie a organisé avec succès, en 2010, le premier Festival Montréal complètement cirque. Pendant 17 jours, 15 troupes de cirque ont présenté 85 représentations dans 12 lieux différents.

Non seulement les spectacles du Cirque Éloize, du Cirque du Soleil, des 7 doigts de la main ou encore des Gallois de NoFit State ont attiré du monde, mais l'événement a eu un écho international.

« On peut dire mission accomplie, lance Stéphane Lavoie. En Europe, tout le monde nous a parlé du festival montréalais. Et tous les artistes ont apprécié l'accueil qui leur a été réservé. Mais un festival, c'est un travail d'équipe. C'est donc un succès de toute une équipe. » Signe de reconnaissance de ce succès, Stéphane Lavoie a d'ailleurs été invité à présider, en fin de semaine à Paris, le jury du 32e Festival mondial du cirque de demain dont on verra quelques numéros à la TOHU en février.

Ancien directeur des communications et du marketing de l'Espace Go, Stéphane Lavoie est arrivé à la TOHU en 2002 pour participer à la création de la Cité des arts du cirque dans le quartier Saint-Michel. Il est devenu directeur général quand Charles-Mathieu Brunelle a quitté l'organisme. Depuis, il contribue à l'épanouissement du cirque montréalais et recherche les spectacles de troupes étrangères qui seront présentés au prochain Festival Montréal complètement cirque.

La TOHU est d'ailleurs à la recherche de partenaires pour s'associer à la deuxième présentation du festival. « On espère que le fédéral va se joindre à nous pour nous permettre de grandir un peu plus », dit Stéphane Lavoie.

– Éric Clément

MANON GAUTHIER

CHEF DE LA DIRECTION DU CENTRE SEGAL DES ARTS DE LA SCÈNE

Depuis qu'elle en a pris la direction il y a un an, Manon Gauthier s'est employée à « faire valoir le potentiel du Centre Segal comme destination des arts de la scène ».

Au-delà du théâtre, son pilier historique, le complexe culturel de Snowdon offre maintenant une programmation de danse, de musique et de cinéma, présentée parfois en coproduction. Comme la pièce *Old Wicked Songs* (récemment primée par l'Association des critiques de théâtre) qui a aussi été jouée en français au Théâtre du Rideau Vert.

Manon Gauthier a fait ses classes dans la production de spectacles et de disques avant d'élargir son champ aux communications stratégiques, tant du domaine privé que public. En décembre, la diplômée de Concordia a été la seule Québécoise à accéder à la liste du Women's Executive Network des 100 femmes les plus influentes dans les arts et les communications.

Au Centre Segal (segalcentre.org), son approche a consisté, du premier jour, à « construire des ponts », créer des liens : entre Juifs et goys, entre anglophones et francophones, entre le Segal et le monde des affaires, entre le Segal et son public. « Nous ne voulons pas juste créer et présenter, nous voulons rapprocher le public des artistes. » Ainsi le chorégraphe Jose Navas vient de passer trois jours au Studio du Segal où il a présenté devant public une version « brute » de son work in progress, suivie d'une période de questions.

L'objectif de Manon Gauthier et du Centre Segal pour 2011 : « Se faire voir, se faire entendre, se faire comprendre. »

– Daniel Lemay

SYLVIE COURTEMANCHE

DIRECTRICE DES FRANCOUVERTES

Elle a insisté pour qu'on le précise illico : les 15es Francouvertes, « le concours de l'alternative musicale francophone » dont Sylvie Courtemanche est la directrice a débuté le 24 janvier et se poursuit jusqu'au 3 mai. Directrice, oui, mais surtout âme de ce concours qui a fait connaître les Cowboys fringants, Loco Locass, Karkwa, Bernard Adamus, Damien Robitaille et compagnie.

Attirée d'abord par le théâtre et le chant, Sylvie débute aux communications et à l'organisation de tournées du Théâtre de Quartier, puis de l'agence ShowSûr (qui s'occupait de Richard Desjardins, Dan Bigras, Steve Faulkner...)...

Elle travaille ensuite à FDM (Faites de la musique), entreprise d'économie sociale du quartier Hochelaga-Maisonneuve qui allait créer les Francouvertes, en 1995. En 2004, FDM disparaît... et Sylvie Courtemanche décide de sauver le concours en le transformant en un organisme indépendant à part entière. Les Francouvertes sont sauvegardées. Et la musique émergente québécoise prend son envol, dans l'est de Montréal.

Depuis, Sylvie Courtemanche s'occupe de tout : financement, direction artistique, relations de presse, organisation des 11 soirées d'élimination des Francouvertes, conseil d'administration, mise sur pied de spectacles hors concours, bonification constante des prix remis aux gagnants...

« Je suis une fille d'organisation, même si je ne suis pas une fille organisée! explique Sylvie Courtemanche. J'aime ça, sentir que des artistes vont profiter de nous – dans le bon sens du terme! – pour aller de l'avant et que des gens de l'industrie vont faire de même pour travailler avec des artistes, les signer et les amener plus loin. Ça fait beaucoup de monde content, ça... »

– Marie-Christine Blais

SUITE DU DOSSIER EN PAGE 12

PHOTOS FRANÇOIS ROY, LA PRESSE

ARTS ET SPECTACLES TOP 15 DES BÂTISSEURS DE L'OMBRE

MARCEL ALEXANDER

DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA CORPORATION DE LA SALLE ANDRÉ-MATHIEU

Marcel Alexander est un homme occupé : depuis près de 25 ans, il voit à la bonne marche de la salle de spectacle lavalloise André-Mathieu (il en est le directeur général depuis 1994), mais aussi de la Maison des arts de Laval et du Théâtre Marcellin-Champagnat. Ça représente, l'air de rien, quelque 2000 sièges à remplir, la gestion de 85 employés et une vingtaine de spectacles à présenter chaque mois, à Laval !

Comme si cela ne suffisait pas, cet enseignant de formation qui a tôt bifurqué vers la formation en entreprise et les ressources humaines préside aussi le réseau Diffusion Inter-Centre, qui regroupe la douzaine de salles de spectacles de plus de 800 sièges du Québec, après avoir présidé l'Association des professionnels de l'humour (à qui on doit le gala Les Olivier).

Or, la première fois que nous l'avons rencontré, il était simple membre du jury des préliminaires du concours des Francouvertes ! Grand fan de musique, y compris de musique émergente.

« J'ai payé mes études en jouant de la guitare dans des orchestres, dans les années 60, j'ai encore une guitare et je me suis même acheté un banjo ! » lance-t-il.

Marcel Alexander a d'ailleurs créé une série de spectacles à l'intention des 45 000 jeunes Lavallois de 14 à 25 ans : Scene 1425 – et ça marche ! Tellement qu'il y a deux semaines, Scène 1425 est devenu un véritable réseau de diffusion, en collaboration avec sept autres villes québécoises (quinze l'an prochain).

« J'ai le plus bel emploi du monde, j'ai la chance d'être dans une situation où je peux faire ce que je pense qui doit être fait, dans un domaine qui me fascine, explique-t-il. À André-Mathieu, on a par exemple une programmation de spectacles de blues : ce n'était pas évident au départ, mais d'année en année, ça intéresse plus de spectateurs. Ce qui est le fun, c'est quand je ne reconnais personne dans la salle : ça veut dire qu'on vient d'offrir quelque chose qui ne l'était pas avant ! »

— Marie-Christine Blais

MICHELLE CORBEIL

DIRECTRICE GÉNÉRALE ET ARTISTIQUE DU FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE

Son amour de la littérature, elle le propage. Depuis plus de 20 ans, Michelle Corbeil fait bouger le milieu littéraire, et on la connaît surtout comme directrice générale et artistique du Festival international de la littérature qui, chaque année, nous offre des surprises de taille.

Sont passés par le FIL les Stephan Eicher, Fanny Ardant, Jean-Louis Trintignant, Denis Lavant, Sami Frey et Frankétienne. On lui doit la création de *Poésie, sandwichs et autres soirs qui penchent* de Loui Mauffette, un succès que l'on surnomme le *Casse-Noisette* du FIL.

Michelle Corbeil est aussi la codirectrice du Studio littéraire de la Place des Arts, qui nous offre des lectures de qualité à l'année, livrées par les plus grands comédiens québécois. Elle a été nommée chevalier des Arts et des Lettres en France en 2001, et fait partie de nombreux comités voués à la promotion de la culture et de la littérature. Bref, Michelle Corbeil offre plus que des discours, elle est dans l'action !

« J'ai étudié en littérature à l'université. Je n'avais pas envie d'enseigner, mais je savais que je voulais partager ma passion des livres. Je n'ai jamais fait autre chose que de travailler dans ce milieu, confie-t-elle. Et trouver de nouvelles façons de partager mes coups de cœur et de faire lire les gens. »

Ce qui la motive dans l'exercice de son métier ? « J'ai toujours pensé que le plaisir de lire pouvait être contagieux et qu'il n'était pas réservé à un petit groupe d'initiés, dit-elle. Et la preuve en est que, année après année, les festivaliers littéraires sont de plus en plus nombreux. Pour rendre la littérature accessible au plus grand nombre, je crois qu'il ne faut pas hésiter à la désacraliser, mais sans toutefois la rabaisser. Et c'est ce que fait un événement comme le FIL qui joue bien son rôle de caverne d'Ali Baba comme l'était la bibliothèque de mon enfance. »

— Chantal Guy

DAN SELIGMAN

DIRECTEUR ARTISTIQUE DE POP MONTRÉAL

En marche depuis l'automne 2002, Pop Montréal fêtera son dixième anniversaire en septembre prochain.

Dan Seligman en a été l'instigateur aux côtés de Noelle Sorbara et de Peter Rowan. Il est toujours le maillon principal de l'organisation et le directeur artistique de cet événement qui réunit plus de 400 artistes chaque automne, fin septembre, début octobre.

Élevé à Toronto, Dan Seligman est un des trois fils d'un professeur juif d'allégeance progressiste. Cette éducation ouverte a fait bon ménage avec le sport amateur. Dan fut, de surcroît, un très bon joueur de baseball mineur. Avant de faire ses études universitaires, il a fait le voyage initiatique en Israël pour y vivre dans un kibboutz israélien. Méchant tournant, se souvient-il : « J'étais en Israël lorsque Yitzhak Rabin fut assassiné, en 1995. J'avais 19 ans, j'étais très naïf. Très rapidement, j'ai réalisé que les tensions au Canada étaient beaucoup plus légères ! »

À son retour, il a choisi de venir vivre à Montréal. De 1996, à 2000, pendant ses études à l'Université McGill, Dan a pris goût à l'organisation de fêtes, concerts et autres événements culturels. Au début des années 2000, il a été le *manager* des groupes Stars et The Unicorns. Mais Pop Montréal est de loin son activité principale.

On compte désormais ce festival au nombre des événements de référence sur la planète. En 2010, Pop Montréal a attiré autour de 40 000 personnes en salle.

« Pop Montréal célèbre d'abord les artistes de la musique et les amateurs, même si les gens de l'industrie y sont les bienvenus. C'est ce qui nous différencie d'autres manifestations auxquelles nous sommes parfois comparés, le CMJ Music Marathon de New York par exemple. »

— Alain Brunet

SÉBASTIEN NASRA

PRÉSIDENT D'AVALANCHE PRODUCTIONS

« Ce que je fais aujourd'hui est le miroir de ce que je faisais de 14 à 17 ans quand j'organisais des partys avec des bands dans la cour de mes parents à Cap-Rouge », raconte Sébastien Nasra, 41 ans, patron d'Avalanche Productions et du label Vega Musique (Jorane, Beast, Elisapie Isaac).

Après ses groupes, des études en percussion au Conservatoire et un baccalauréat en droit, Nasra lance, dans les années 90, sa boîte de promotion puis devient l'agent des Soul Attorneys. Son association avec Jorane l'amènera à développer des réseaux internationaux qui déboucheront sur la création, en 2006, de M pour Montréal, une plateforme importante pour l'exportation du talent de chez nous.

M pour Montréal vient de fêter ses cinq ans en la présence colorée de Gene Simmons de Kiss et a été mandatée par le ministère de la Culture et des Communications pour coordonner la présence des musiciens québécois au prestigieux festival texan South By Southwest, à la mi-mars.

Nasra reçoit l'accolade de la centaine de délégués internationaux qui participent à M pour Montréal, mais il trouve aussi sa récompense dans le contact avec les artistes et dans des moments magiques comme cette soirée où, après un souper bien arrosé entre amis, il s'est installé pour le plaisir derrière sa vieille batterie Ludwig 59 dans le studio d'Éloi Painchaud, sans se douter qu'il jouerait sur la chanson *Do You Hear Me* qui clôt l'album d'Elisapie Isaac.

« C'est comme une petite gorgée d'un bon vin. J'ai regoûté à la passion de jouer de la musique qui m'anime depuis mon adolescence. »

– Alain de Repentigny

ÉLI BISSONNETTE

PRÉSIDENT DE DARE TO CARE / GROSSE BOÎTE

À la fois agent d'artistes, producteur de disques et de spectacles et éditeur de musique, Éli Bissonnette a fondé la compagnie de disques Dare To Care pour lancer l'album du groupe ska-punk Naked and Happy dont il faisait partie.

Il était mû par un sentiment d'urgence, mais aussi par le plaisir de faire lui-même la production, la captation en direct et la mise en marché de ce disque tiré à 1000 exemplaires.

Porté par le succès de Malajube, il a fondé en 2007 le label francophone Grosse Boîte. Le succès des Coeur de pirate, Tricot Machine et, cette année, Bernard Adamus, a confirmé le flair de cet entrepreneur de 30 ans qui privilégie le développement de nouveaux artistes, dont Jimmy Hunt.

Gagnante des Félix de la maison de disques et de la maison de gérance de l'année, Dare To Care/Grosse Boîte a vu ses artistes être élus Révélation de l'année quatre fois depuis cinq ans.

L'année qui commence s'annonce tout aussi intéressante : un mini-album d'Armistice (Cœur de pirate et son copain Jay Malinowski) en février, un album double en anglais de Marie-Jo Thério en mars, le nouveau Malajube en avril et le deuxième Cœur de pirate à l'automne.

Bissonnette est aussi membre du CA de l'ADISQ dont il est le directeur du comité de scrutin. Sa récompense ? « Sentir que ce que l'artiste offre à son public est bonifié par mon intervention, même si elle ne compte que pour 2 % dans le produit fini. »

– Alain de Repentigny

PHOTOS FRANÇOIS ROY, LA PRESSE

ARTS ET SPECTACLES

ENTRACTE

entracte@lapresse.ca

CATHERINE SCHLAGER

SÉPARÉS À LA NAISSANCE

Il semble que Brains, le personnage des Sentinelles de l'air (Thunderbirds) fasse beaucoup penser au designer québécois Denis Gagnon, l'homme aux célèbres lunettes noires surdimensionnées. Mêmes montures, mêmes cheveux relevés haut sur le front, même bouche. Et qui plus est, tous deux sont des génies dans leur domaine. Merci à Yves Thériault pour la suggestion.

Denis Gagnon

Brains

EN HAUSSE... EN BAISSE

INCENDIES

Le verdict est tombé mardi dernier à 8h38, heure de Montréal. *Incendies* sera bel et bien de la course aux Oscars dans la catégorie du meilleur film étranger. Le film du réalisateur Denis Villeneuve, inspiré de la pièce du dramaturge Wajdi Mouawad, réussira-t-il à damer le pion aux *Biutiful* d'Alejandro Gonzalez Iñárritu et *In a Better World* de Susanne Bier? Réponse le 27 février.

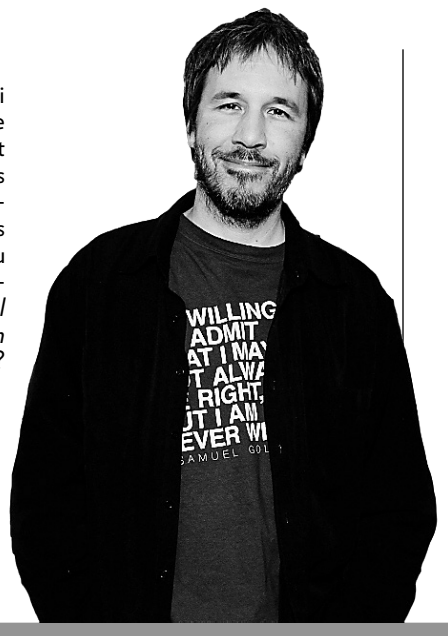


PHOTO REUTERS
Denis Villeneuve

LAURYN HILL

Il était minuit et demi lorsque Lauryn Hill est enfin montée sur la scène du Métropolis, dimanche dernier, au grand bonheur de ses fans qui trépignaient d'impatience. Presque trois heures de retard pour un spectacle d'abord prévu à... 21h30! L'ex-chanteuse des Fugees est réputée pour ses apparitions tardives sur scène, soit, mais ses fans pourraient finir par se lasser de ses caprices...

ILS, ELLES ONT DIT

«Votre veston, c'est 100 % poils de table de pool?»

— **Antoine Bertrand** se moquant du veston vert d'Hughette Proulx (*Les enfants de la télé*).

«C'est-tu les greatest hits du parc de la Vérendrye?»

— **Oli** parlant de la musique nouvel-âge sur laquelle médite sa mère (*Les Parent*).

« Une situation flammantable. Où wallons-nous? »

— **L'humoriste belge Bruno Coppens** évoquant, dans son spectacle, le malaise entre Flamands et Wallons.

«La seule qui ne me coûte rien, c'est Mireille Mathieu.»

— **La *drag queen* Michel Dorion** racontant que les chanteuses qui changent de look à répétition lui coûtent cher en costumes (*Les Francs-tireurs*).

Bruno Coppens

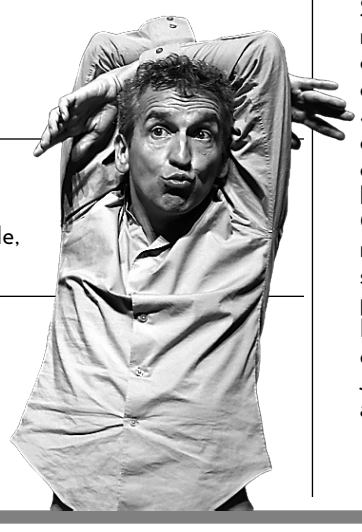


PHOTO VÉRONIQUE VERCHEVAL, COLLABORATION SPÉCIALE

LA PHOTO D'HERBY

Maxime Le Flaguais (Gnoméo) qui est accompagné ici de Sophie Cadieux (Juliette) et Mario Saint-Amand (Tybalt), m'a fait cette semaine des confidences sur le doublage de *Gnoméo et Juliette* : «C'était la première fois que je prêtais ma voix à un dessin animé et j'ai trouvé l'expérience très physique. On doit parler avec tout notre corps, je sortais du studio en sueur.» Vous pourrez entendre Maxime LeFlaguais et toute la distribution de *Gnoméo et Juliette* à partir du 11 février au grand écran.

PHOTO NORMAND BLOUIN, COLLABORATION SPÉCIALE
Robyn fait de l'europop irrésistiblement dansante et accrocheuse, traversée par un éclair de génie.

ROBYN AU MÉTROPOLIS

Pure magie pop

ÉMILIE CÔTÉ
CRITIQUE

Quand les spectateurs d'un Métropolis plein à craquer font un signe de cœur avec leurs doigts, les bras en l'air, au son d'une chanson aussi prenante que *With Every Heartbeat*, c'est à se demander pourquoi les radios commerciales boudent Robyn en Amérique du Nord.

Pourtant, toutes les chansons de la chanteuse suédoise sont des bombes pop. C'est la preuve que beaucoup trop d'artistes ont 10 % de talent et 90 % de marketing poussé par des bonzes de l'industrie du disque.

Robyn est une artiste de grand talent, et elle a un sens inné du *hit*. Jeudi soir, vers 22 h, la chanteuse au look garçonne et aux cheveux courts blond platine a lancé le bal avec *Time Machine*, *Fembot* et une version plutôt rock de *Cobrastyle*, chanson empruntée à ses compatriotes suédois des Teddybears.

Au cours de la dernière année, la chanteuse de 31 ans a lancé trois albums, ou plutôt un projet, *Body Talk*, sorti en deux parties, qui ont ensuite donné lieu à un *best of*, sorti en novembre dernier.

Robyn fait de l'europop irrésistiblement dansante et accrocheuse, traversée par un éclair de génie. Sur scène, il n'y a qu'elle, deux claviéristes et un batteur. Robyn chante bien, tout en dansant vigoureusement, avec ses mouvements tout en bras. Disons qu'elle n'a pas besoin de faire de *work-out* en tournée.

Robyn n'est pas un personnage dont l'image est un produit songé par des producteurs qui veulent se remplir les poches (Ke$ha). Sa musique est plus importante que ses costumes (Lady Gaga). Et sur scène, pas de feux d'artifice et de rose bonbon (Katy Perry) ou de chorégraphies compliquées qui donnent inévitablement lieu à du lyp-sync (Britney Spears).

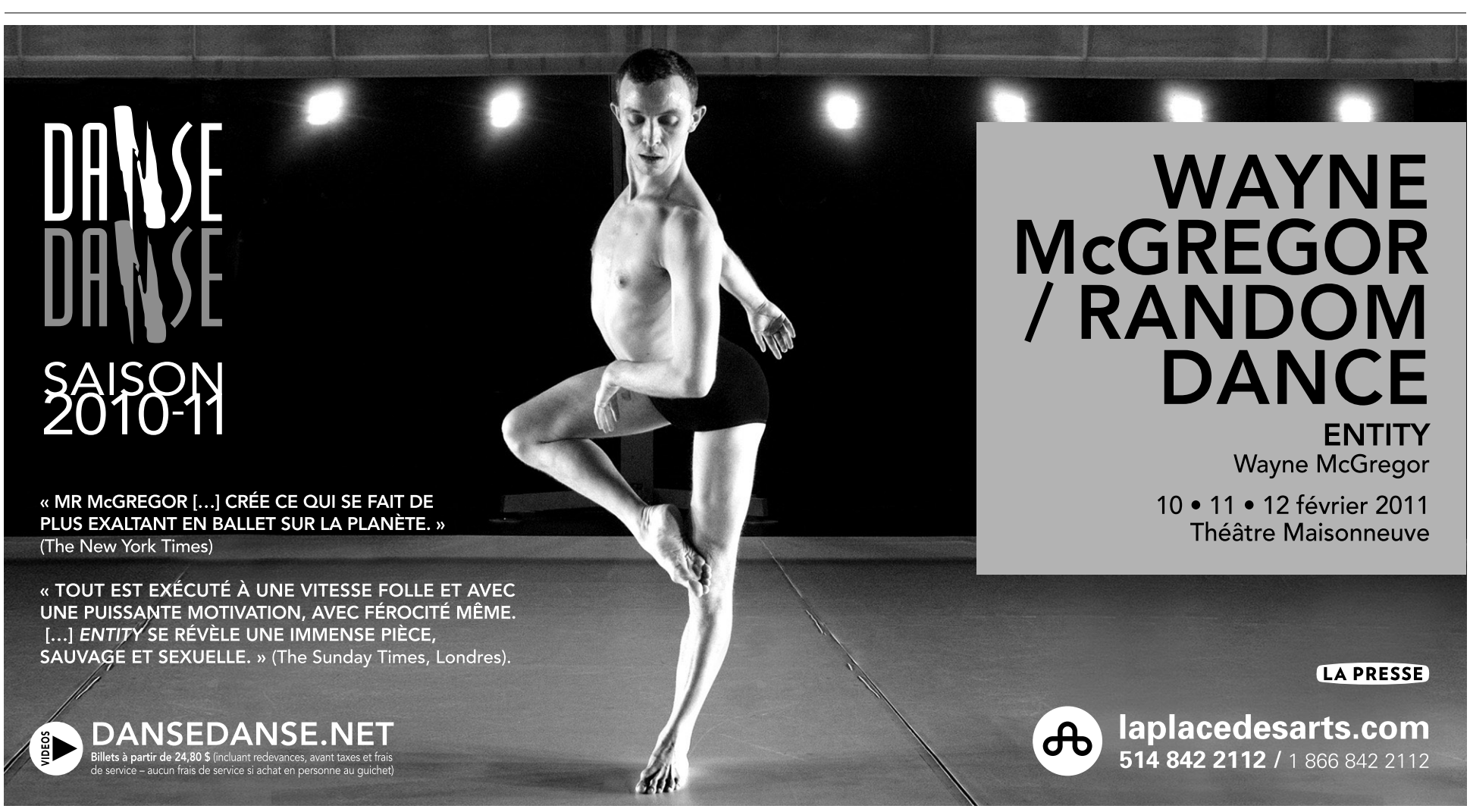
Et le fait de se produire dans des salles comme le Métropolis plutôt que dans des amphithéâtres, ça donne lieu à des spectacles où la foule danse en transe, rien de moins. Jeudi, c'était impossible de se faufiler sur le parterre. Pendant *Dancehall Queen* et *Dancing On My Own*, c'était frénétique dans le Métropolis.

Et Robyn n'est pas qu'une machine à *hits* dansante. Nous mettons au défi le plus anti-pop des mélomanes de ne pas être le moindrement touché par une ballade comme *With Every Heartbeat*... Impossible!

C'était la chanson avant le premier rappel. Ont suivi *U Should Know Better* (sans Snoop Dogg), *Konichiwa Bitches* et *Be Mine!*. Pour le dessert, Robyn a servi *Hang With Me*, puis a fredonné un segment de *Dancing Queen* d'ABBA, avant de conclure avec son tout premier succès, *Show Me Love*, qui date de 1997.

C'était un bel hommage au fertile terreau pop qu'est la Suède, troisième exportateur de musique au monde derrière les États-Unis et l'Angleterre.

Robyn était passée par Montréal l'été dernier dans le cadre du festival Osheaga, mais elle se produisait en même temps que les têtes d'affiche The National et Arcade Fire. L'été prochain, sa carrière pourrait prendre un autre tournant, elle qui assurera la première partie de plusieurs spectacles de Katy Perry.



ARTS ET SPECTACLES

STÉRÉO

LE CHOIX DE LA SEMAINE

DESTROYER
KAPUTT
★★★★
MERGE RECORDS

Jazz-pop des années 80

Le Vancouvérois Dan Bejar est l'homme-orchestre derrière Destroyer. Il a collaboré avec The New Pornographers et il a formé le groupe Swan Lake, avec des membres de Wolf Parade et Frog Eyes. *Kaputt* est le neuvième album de Destroyer, et il témoigne d'une grande maîtrise musicale. Il y a beaucoup d'espace dans les airs des chansons, avec des cuivres aux arrangements romantiques et rêvasseurs électro-eighties, une sorte de mélange des univers de Sade, David Bowie et New Order. Le saxophone vient créer des effluves jazzy-pop qui semblent provenir de la bande sonore d'une télésérie des années 1980. La pièce-titre de l'album est une drogue, dès la première écoute, alors que le plaisir d'autres chansons comme *Song for America* et *Savage Night at the Opera* croît avec l'usage. Bejar construit des chansons de façon brillante. Il y a de la complexité dans ses compositions, mais c'est accrocheur au final et même pop par moments. Avec sa voix haut perchée quelque peu nonchalante, Bejar parle avec détachement de la société et du monde de la musique. « *Wasting your days chasing some girls, alright/Chasing cocaine through the backrooms of the world all night* », chante-t-il au début de la pièce *Kaputt*, alors qu'une autre plage s'intitule *Suicide Demo for Kara Walker*. Depuis la sortie de *Kaputt*, mardi dernier, Destroyer a eu droit à des notes parfaites. Sans aller jusque-là, disons que c'est la première grande sortie musicale anglo-saxonne de l'année.

— **Émilie Côté**

POP
ANNA CALVI
ANNA CALVI
★★★½
DOMINO

À suivre

Jolie carte de visite pour la jeune Anna Calvi, interprète britannique de 28 ans placée sous les projecteurs en ce début d'année par la BBC, NME, les journaux français… qui l'incluent dans leurs listes des étoiles montantes de 2011. Le public n'aura pas attendu longtemps avant de pouvoir écouter le premier disque éponyme de celle qu'on qualifie de nouvelle Siouxie tant la comparaison saute aux oreilles, particulièrement sur les titres plus dégourdis comme la troisième, *Desire*. Or, son timbre chaud est cependant tout en retenue et au mieux sur les chansons plus douces, telles que *First We Kiss* ou *No More Words*, Calvi puisant une partie de son inspiration dans le vieux r&b et le rock'n roll pour pousser ses chansons hantées. On craque aisément pour sa voix ambrée et ses compositions qui tiennent la route grâce à une réalisation dépouillée et habitée, des guitares qui ont du coffre, un bon travail ici de Rob Ellis. Après Zola Jesus et son électro-pop gothique, une Anna Calvi en chanteuse cabaret de fin du monde et ses grooves sensuels qu'on écoute en débouchant un Bordeaux. Miam; en concert au Cabaret du Mile End, le 12 mars prochain. Paraît qu'elle est une captivante bête de scène…

— **Philippe Renaud,** collaboration spéciale

BLUES
CAPITAINE NÔ
ÉVOLUTION
★★★
PRODUCTIONS CAP

Juste pour nous autres

Dans les années 70, le Capitaine Nô (alias Pierre Leith) était en quelque sorte à gauche de Plume Latraverse : encore plus marginal, avec une couple de *hits* confidentiels (*André*, *Personne ne m'aime*), maniant le blues en français avec aplomb et chantant le « p'tit Québec », celui qui ne faisait pas les premières pages. Quelque 30 ans plus tard, le Capitaine persiste et signe, son harmonica au cou et sa guitare à la main : c'est toujours le blues (décliné en blues rock, blues country, blues honky tonk, etc.) qui l'allume, et encore le p'tit Québec qui l'intéresse (qui d'autre pourrait faire un bon blues sur La Prairie ?). D'accord, c'est parfois très années 70, vocabulaire, références et arrangements compris. Mais c'est justement parce que c'est assumé que l'album du Capitaine porte bien son nom (*Évolution*). Et aussi parce que les choses n'ont pas changé tant que ça, on le constate en écoutant une nouvelle version de de sa chanson *La crise*, écrite en 1983, mais qui pourrait l'avoir été aujourd'hui. On trouvera plus d'infos sur le site (très complet) du Capitaine, véritable petit entrepreneur musical : allocapitaineno.com

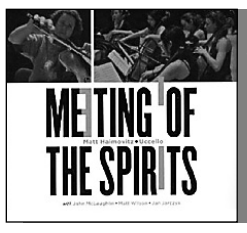
— **Marie-Christine Blais**

ROCK
GANG OF FOUR
CONTENT
★★½
YEP ROCK

Fané

Retour sur disque annoncé, après la réunion sur scène en 2004, de l'influent groupe britannique Gang of Four. Qui ça? Le groupe qui a inspiré le genre dance-punk (ou disco-punk, c'est comme vous voulez) des Franz Ferdinand, LCD Soundsystem, The Rapture et autres Bloc Party. Son premier album, *Entertainment !* (1979), demeure encore d'une fascinante fraîcheur, tout comme le discours anticapitaliste que le groupe défendait – et défend toujours, si on se fie aux thèmes abordés sur Content. Or, les deux chanteurs Andy Gill et Jon King (les deux seuls membres d'origine toujours en selle) nous convainquent difficilement sur ce disque qui part en vrille. Malgré le côté explosif des interprétations, on se désole de constater que, loin d'amener de l'eau au moulin post-punk, le Gang of Four d'aujourd'hui passe désormais pour un autre des imitateurs du Gang of Four de la fin des années 70 et du début des années 80. Même les plus accrocheuses des déflagrations offertes sur l'album (la funky *Who am I ?*) ne parviennent pas à masquer l'éparpillement, surtout marqué sur cette seconde moitié du disque, franchement peu mémorable. On espère tout de même les voir sur scène, ne serait-ce que pour danser sur les vieux classiques…

— **Philippe Renaud,** collaboration spéciale



JAZZ
MATT HAIMOVITZ
MEETING OF…
★★★ ½
OXINDALE RECORDS

Les esprits du violoncelle

Professeur permanent à la Schulich School of Music de l'université McGill, le violoncelliste américain Matt Haimovitz a réuni sept de ses meilleurs étudiants afin d'enregistrer un répertoire jazzistique arrangé par le réputé musicien afro-américain David Sanford. Musique de chambre improvisée, donc. Dans ce contexte, John McLaughlin a lui-même ajouté une longue improvisation à l'un de ses classiques (*Open Country Joy*, époque Mahavishnu Orchestra) pendant que le batteur new-yorkais Matt Wilson et le pianiste montréalais Jan Jarczyk ont rejoint l'octuor Ucello sur la pièce-titre, *Meeting of the Spirits*. Le répertoire de cet album ne se limite vraiment pas au jazz rock des années 70, il puise plutôt dans tous les jazz modernes ou contemporains : *Half Nelson* (Miles Davis), *W.R.U.* (Ornette Coleman), *Blues in A Minor* (John Lewis), *Blood Count* (Billy Strayhorn), Liza (Gershwin), *Haitian Fight Song* (Charles Mingus). Si la vibration que produit cet album peut parfois sembler austère et laisser une impression d'inachevé dans certains passage, l'énergie qui s'en dégage semble néanmoins irradier une génération montante de jazzophiles. À preuve, l'enregistrement a obtenu beaucoup de succès dans les radios universitaires depuis sa sortie. Et que dire de cette mise en nomination aux prochains Grammys, catégorie Best Classical Crossover Album !

— **Alain Brunet**

CHANSON
BÏA
AVEC YVES DESROSIERS
★★★ ½
AUDIOGRAM

Bïa avec Yves… comme Lhasa

La regrettée Lhasa avait amorcé sa carrière en se produisant en duo avec le guitariste et chanteur Yves Desrosiers. Difficile d'éviter l'allusion quant à ce projet mené par Bïa Krieger, qui partage de lointaines racines latino-américaines avec son amie disparue. Ainsi, la plus québécoise des Brésiliennes a choisi d'assembler un répertoire avec le même Yves Desrosiers pour le suggérer sur scène, en toute intimité. Répertoire circonspect, multiculturel et multilingue, témoignant d'une belle culture chansonnière. Exemples ? *Tonada de Luna Llena*, de Simon Diaz et qu'a déjà interprété Caetano Veloso. *Trois,* de l'auteur-compositeur russe Vladimir Vyssotski. *La foule* qu'a popularisée Piaf est reprise par Bïa dans la langue origenelle. *Je me suis fait tout petit* de Brassens, en version franco-espagnole et autres adaptations de Paco Ibanez. Traduction portugaise de *Bille de verre*, signée Michel Rivard et Maxime Le Forestier. *Une chance qu'on s'a* de JP Ferland, en mode brasileiro. On en passe, puisque 15 titres figurent dans cet enregistrement public. Si Bïa n'en est pas à ses premiers remaniements linguistiques, elle pousse plus loin la démarche avec ce projet en tandem. Des voix habitées, des guitares bien exécutées. On imagine l'exercice encore plus concluant lorsqu'on le goûte en chair et en os. (En version numérique seulement.)

— **Alain Brunet**

REGGAE
NATALIE STORM
SONGS 2 F@#K AND FIGHT TO
★★★½
FEDERATIONSOUND

18 ans et +

Après une poignée de *singles* remarqués dans son île natale et un premier album paru chez EMI, la jeune deejay et chanteuse de Kingston, Jamaïque, Natalie Storm a choisi de s'ouvrir au merveilleux monde de la *bass culture*, se tournant vers les producteurs internationaux tels que le New-yorkais D^re^ Skull ou le Britannique Toddla T (Ninja Tune) pour élargir sa palette musicale. Résultat de cette démarche, ce mixtape offert gratuitement en téléchargement qui illustre parfaitement le mélange des genres cousins, dancehall et musique de club bashment, avec une dose de dance et de pop. Certes, les propos quasiment pornographiques de cette démone reggae finissent par être un brin redondants, mais l'énergie et le talent sont indéniables. Furieusement, elle revisite quelques riddims classiques (parfois complètement réinterprétés/remixés) que ses alliés du Federation Sound fusionnent au house, au garage, à la pop électronique, laissant à l'auditeur à peine le temps de reprendre son souffle. Mr. Vegas et Ward 21 font une apparition. À télécharger : federationsound.com/blog/natalie-storm

— **Philippe Renaud,** collaboration spéciale

DORICE SIMON

« Je suis guérie ! »

On l'avait perdue de vue depuis quelque temps et sa belle face de clown tendre commençait à nous manquer : l'humoriste Dorice Simon est de retour sur scène à Montréal avec une nouvelle équipe et un nouveau one woman show, *C'est des choses qui arrivent !*

ÉRIC CLÉMENT

En entrevue à *La Presse*, Dorice Simon se lève de sa chaise comme si elle était montée sur ressort, chaque fois qu'elle évoque un extrait de son spectacle. Avec ses cheveux frisés et sa mine de coquine, elle est hilarante. Juste à se déplacer !

Dorice Simon est de la graine de ces artistes qui vous touchent par leur polyvalence, une caractéristique qui en fait des êtres difficiles à cerner, mais tellement riches de diversité. Après avoir fait de la musique puis du théâtre, l'humoriste originaire de L'Anse-Saint-Jean s'est frayé un chemin, non sans difficultés, au sein de la famille tissée serré des comiques québécois. Mais là, après avoir « virevolté », comme elle dit, pendant 10 ans, elle pense avoir enfin trouvé son Graal.

« Je suis une fille qui doute et mon humour ne passait pas dans les bars. Regarde la voix que j'ai, et je ne mets pas de string ! »

Elle a en effet rencontré Louis St-André, producteur, concepteur, directeur artistique, au début 2009, pour lui montrer son « matériel ». Il l'a remis sur les rails. Car Dorice Simon n'est pas une débutante. Elle a fait l'École nationale de l'humour dans les années 90, fut en nomination comme Découverte de l'année au gala Les Olivier, mais a galéré quelques années.

« Je suis une fille qui doute et mon humour ne passait pas dans les bars, dit-elle. Regarde la voix que j'ai, et je ne mets pas de string ! » Elle a quand même tourné un peu au Québec, a fait le Saint-Sulpice, le Medley, des galas Juste pour rire, des événements spéciaux et des soirées privées. « J'ai pris ensuite une pause de cinq ans car c'est difficile, ce métier. Je voulais vraiment une équipe qui me ressemble. »

Après sa rencontre avec Louis St-André, elle a pris des cours de clown et de jeu physique avec Francine Côté et James Keylon, et quelques cours d'écriture. Puis, elle est remontée sur scène il y a environ un an. Histoire de réapprivoiser la scène.

« Dans *C'est des choses qui arrivent !*, je parle de moi, de ce que j'ai vécu ces dernières années, de ce que je vois autour de moi, le burn-out par exemple. Aujourd'hui, on est dans un monde de performance. La vie, ce n'est pas ça. Bref : ce n'est pas drôle, mais tout peut être amené de façon drôle ! Même les funérailles de ma mère, qui nous a quittés cet été. Elle doit être là d'ailleurs, j'imagine, près de moi. Elle est mieux d'être là, en tout cas ! »

Conteuse-née, l'humoriste à l'accent du Saguenay évoque aussi l'anglicisation de Montréal dans un numéro où elle se réveille et est la dernière « non assimilée » ! « C'est un vrai cauchemar, mais c'est très drôle ! Je fais aussi un numéro de clown, un autre sur mes insomnies, un sur les REER, un autre sur les livres de croissance personnelle. »

Dorice Simon a rodé son spectacle au cours des derniers mois, mis en scène par Marie Charlebois, la comédienne des Éternels pigistes et de la troupe du Théâtre de la Manufacture. Claude Cournoyer, qui a travaillé avec un autre humoriste frisé (André Sauvé), fait les éclairages.

« Pour ce spectacle, je me sens plus prête que jamais, dit Dorice Simon. Je suis bien entourée et je suis en confiance. Je suis guérie ! »

***C'est des choses qui arrivent !*, par Dorice Simon, du 3 au 5 février, à 20 h, à L'Astral.**

PHOTO ALAIN ROBERGE, LA PRESSE

Dorice Simon est partie d'elle, de sa vie et de ce qui l'entoure pour écrire ce nouveau spectacle.

La Capitale groupe financier
présente

EN LECTURE ET EN CHANSON

avec **Isabelle Boulay**, **Isabelle Cyr**, **Sophie Faucher**, **Marc Hervieux**, **Yves Marchand**, **Danielle Oddera**, **Paul Piché**, **Martine St-Clair**, **Kim Thuy**, **Catherine Trudeau**, **Caroline Bleau** de l'**Atelier lyrique de l'Opéra de Montréal** et des **Impatients**.

Le mardi 8 février 2011 à 20 h
au **La Tulipe, 4530 Papineau, Montréal**

Au profit des Impatients
Billets 25 $
en vente sur le Réseau admission
514-790-1245
ou www.admission.com

LES IMPATIENTS
www.impatients.ca

Une présentation du **MINISTÈRE DE LA SANTÉ ET DES SERVICES SOCIAUX, GESTION PHILA,** ainsi que :

La Capitale groupe financier · Postes Canada Canada Post · RONA · La Compagnie Cabot Champagne · Caisse de dépôt et placement du Québec · Transcontinental · Prologue · Lundbeck · Location Jean Légaré · Pelican

LES GRANDS
BALLETS CANADIENS DE MONTRÉAL
GRADIMIR PANKOV DIRECTEUR ARTISTIQUE

« On savoure la suspension magique des pas et des sauts qui semblent parfois s'arrêter en plein vol. »
– Le Monde, Paris

« [...] tout simplement l'une des plus belles *Giselle* que l'on puisse voir n'importe où dans le monde. »
– The New York Times

GISELLE
BALLET NATIONAL DE CUBA DE ALICIA ALONSO

17, 18 et 19 fév. 2011
GRANDSBALLETS.COM

COMMANDITAIRE DE SAISON Cinémas Guzzo · Radio | Télévision | Internet · La Presse cyberpresse.ca · laplacedesarts.com **514 842 2112** / 1 866 842 2112

Photo : Hargaman

ARTS ET SPECTACLES THÉÂTRE

À L'AFFICHE

LA BELLE ET LA BÊTE
Jusqu'au 19 février au TNM

« L'essentiel des effets visuels, capables de donner l'illusion d'une troisième dimension, se développe sur la scène où des accessoires réels se mêlent aux décors virtuels. Et où les comédiens en chair et en os interagissent avec des interlocuteurs d'apparence holographiques. L'artifice sert essentiellement — et judicieusement — à explorer l'intériorité des personnages. La juxtaposition n'est pas toujours parfaite, mais François Papineau fait notamment des miracles dans une tournoyante scène de combat avec son double. »
— Alexandre Vigneault

BAR
Jusqu'au 5 février chez Prospero

« Le tour de force de Luce Pelletier est certainement d'être parvenue à enrober ces deux personnages en forme d'épaves d'un glaçage et d'une ambiance à mi-chemin entre le cirque et la bédé. Même leurs visages sont recouverts d'une poudre blanche qui leur donne des airs de bouffons ou de clochards. Confinés à un tout petit espace de jeu, Pierre-François Legendre et Marc Beaupré témoignent d'une belle complicité dans cette partition à deux voix, sans prétention, qu'ils maîtrisent fort bien. »
— Jean Siag

Marc Beaupré et Pierre-François Legendre
PHOTO LYDIA PAWELAK

PROJET ANDROMAQUE
Jusqu'au 12 février à Espace Go

« La mise en scène de Serge Denoncourt, inventive et surprenante, sert très bien ce texte exigeant, qui n'a pas été modifié d'une seule virgule. Le mouvement des tables qui bougent sans cesse est extrêmement efficace, créant chaque fois de formidables espaces dramatiques. Et puis la disposition des sièges des spectateurs, placés de part et d'autre de la scène, nous fait plonger tête première dans ces relations passionnelles à sens unique. »
— Jean Siag

SIMON BOUDREAULT / *Soupers*

Malaise à table

Sauce brune, repris à la fin de l'été à Espace libre, se déroulait dans une cafétéria d'école secondaire. Simon Boudreault semble avoir un faible pour les métaphores alimentaires puisque sa nouvelle pièce, *Soupers*, se déroule dans des restaurants. Discussion avec le maître d'hôtel.

ALEXANDRE VIGNEAULT

On écoute souvent les conversations de nos voisins de table au restaurant. L'air de rien, on laisse notre oreille attraper au passage les banalités ou les confidences qui s'échangent au dessus des assiettes, capter le début d'une chicane ou la fin d'une anecdote. Pour satisfaire notre curiosité ou combler le vide de nos propres tête-à-tête.

Soupers semble conçu sur mesure pour combler notre voyeur intérieur. Poursuivant son exploration de la difficulté qu'on a à entrer en contact avec les autres, le dramaturge et metteur en scène Simon Boudreault a pensé à placer les acteurs et les spectateurs dans un seul et même espace: une salle à manger de restaurant.

« Ce n'est pas pareil, deux personnages qui se regardent dans le blanc des yeux en se disant des choses intimes ou en se faisant des reproches et les deux mêmes personnages qui se disent les mêmes choses, mais en mangeant. »

Pour tout dire, son personnage Marc-Antoine (Alexandre Daneau) va s'attabler dans quatre endroits différents au cours de la pièce et mangera avec sa mère, sa sœur, une collègue de travail et son… chat, qu'il a baptisé Guy. Ce concepteur de jeux vidéo obèse et dans la trentaine n'est pas, on le devine, un champion des relations interpersonnelles.

« Il est un peu perdu comme homme, mais aussi comme être humain », expose le dramaturge, précisant que son Marc-Antoine a des problèmes dans ses rapports avec les femmes qui l'entourent. Son métier, qui le projette constamment dans l'imaginaire, ne l'aide pas non plus à « trouver sa place dans la réalité ».

L'attabler au restaurant permet bien sûr de réduire la distance entre les acteurs et les spectateurs. De placer les premiers dans une position de vulnérabilité face à l'assistance et de clairement positionner les seconds comme des voyeurs. Surtout, le restaurant permet de jouer avec un élément relativement peu présent sur les scènes: de la vraie nourriture.

Manger est un ciment social. On s'invite à souper, on se donne rendez-vous au restaurant, on insiste pour prendre le repas en famille. « C'est comme si la bouffe devenait une béquille, observe Simon Boudreault. Pendant un souper, on peut n'écouter que les conversations autour, mais ce n'est pas grave, on mange. On n'a pas besoin de parler ou d'être en relation, on mange…

« Ce que je trouvais intéressant au plan théâtral, c'est que ce n'est pas pareil, deux personnages qui se regardent dans le blanc des yeux en se disant des choses intimes ou en se faisant des reproches et les deux mêmes personnages qui se disent les mêmes choses, mais en mangeant. Comme si le fait de manger désamorçait la situation. »

Ce jeu de distanciation alimentaire étant capital dans *Soupers*, Alexandre Daneau et ses partenaires de jeu (Sophie Clément, Caroline Lavigne et Catherine Ruel) mangeront pour vrai durant les représentations. « Ça pose toutes sortes de défis techniques, reconnaît le metteur en scène. Mais quand ils faisaient semblant de manger, il y avait quelque chose de plus impliquant, certaines choses devenaient plus intenses. Il n'y avait pas cette distance que je recherchais. »

Ce n'est pas le seul défi auquel feront face les comédiens. L'inhabituelle proximité avec les spectateurs risque d'être elle-même intéressante, selon Simon Boudreault. « Habituellement, les comédiens sont protégés par le quatrième mur. Ils sont dans leur bulle, sur leur scène. Là, il n'y aura pas cette bulle-là. Le monsieur qui se gratte à côté, ça va déranger ou donner une énergie, fait-il valoir. J'ai très hâte de voir ce que ça va créer. »

PHOTO MARCO CAMPANOZZI, COLLABORATION SPÉCIALE
Simon Boudreault a placé les acteurs et les spectateurs dans un seul espace : une salle à manger de restaurant.

***Soupers*, du 8 au 26 février à la salle Jean-Claude Germain du Théâtre d'Aujourd'hui.**

HUGUES HOLLENSTEIN / *Sous silence*

Parce que le silence est d'or…

La nouvelle création de la bande d'Omnibus a été confiée à l'un des maîtres du théâtre corporel en Europe, le metteur en scène Hugues Hollenstein, qui s'est questionné sur le bruit assourdissant qui nous entoure en permanence. Son remède contre ce mal urbain : le mouvement de l'eau.

JEAN SIAG

Sa dernière visite au Québec remonte à 2008. Hugues Hollenstein y était pour présenter *Des mots derrière la vitre* aux Rencontres internationales du mime de Montréal. Une pièce qui puisait autant dans le théâtre que les arts du cirque et le mime.

Cette fois, le metteur en scène français est arrivé chez nous en novembre dernier avec pour seul bagage des bandes vidéo de cours d'eau et de rivières qui coulent et une échéance, huit semaines pour créer un spectacle à partir de ce constat: les bruits environnants nous envahissent et nous empêchent de nous entendre.

« Sans être une pièce méditative, *Sous silence* est une tentative de faire silence pour réfléchir à notre engagement comme être humain, dans nos relations aussi, explique Hugues Hollenstein en entrevue. Le travail que nous avons fait avec les comédiens nous a également amenés à nous interroger sur notre rôle en tant que créateur. »

D'où ces images de cours d'eau et de longs fleuves qui sont autant de remparts pour contrer ces bruits qui nous entourent et qui favorisent cette réflexion. Un exercice qui facilite l'expression de nos états d'âme, selon le créateur. Même si, comme il le dit si bien, « quand on fait silence, c'est le bruit qu'on entend ».

Il ne s'agit pas pour autant d'une pièce sans paroles. Les textes ont été conçus par les interprètes eux-mêmes – Catherine De Sève, Pascal Contamine, Sacha Ouellette-Deguire et Anne Sabourin –, au terme de plusieurs séances d'improvisation avec les quatre comédiens québécois (qu'on a vus récemment dans *Rêves, chimères et mascarade*).

C'est à partir de simples propositions d'Hugues Hollenstein que des segments de *Sous silence* ont été créés et que le spectacle a véritablement pris forme avec les différentes tranches de vie proposées par les interprètes. Celle-ci, par exemple: un interprète représente l'eau et un autre essaie de le porter. Action!

Dans ce cas précis, deux duos ont vu le jour. Dans le premier, une femme d'âge mûr vit une relation passionnelle avec un jeune homme; et dans la seconde, une fille se laisse complètement glisser, comme si elle était en dépression, épaulée par son partenaire qui cherche en vain à lui venir en aide.

« Chaque fois, la frontière intime entre le personnage et l'acteur était très subtile, note Hugues Hollenstein. Je pense que ç'a été une expérience à la fois bouleversante et déstabilisante pour les interprètes qui se sont vraiment dépassés. »

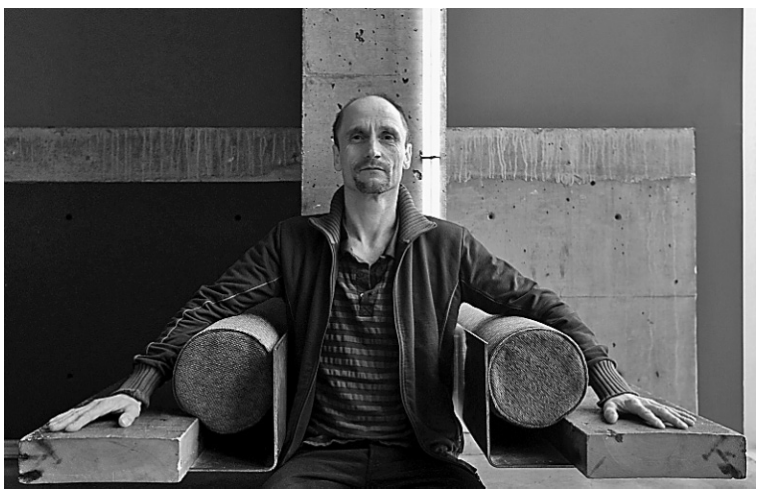


PHOTO ALAIN ROBERGE, LA PRESSE
Hugues Hollenstein a eu huit semaines pour construire *Sous silence*, lui qui est arrivé avec pour seul bagage des bandes vidéo de cours d'eau.

Bien sûr, les comédiens sont très engagés physiquement, et plusieurs passages ont été chorégraphiés, mais *Sous silence* demeure, selon son concepteur, très théâtral. « Les monologues des comédiens surgissent lorsque les personnages sont seuls. Lorsqu'ils sont en interaction, c'est physiquement qu'ils communiquent ensemble. C'est une parole silencieuse. Mais tout ça, c'est du théâtre. »

Sa pièce est coiffée du titre « œuvre résistance ». Est-ce donc une pièce engagée? « Je me suis beaucoup questionné sur la valeur du théâtre comme moyen de faire bouger le monde, nous glisse Hugues Hollenstein. On a bien sûr envie de rêver qu'on transforme les spectateurs au contact de ces pièces que nous montons. Sans être une pièce engagée, je pense que *Sous silence* propose un chemin intéressant. »

La troupe d'Hugues Hollenstein, L'escale théâtre, qui propose depuis près de 20 ans des spectacles sous chapiteau ou dans des lieux insolites (comme une papeterie), ont eu un effet évident sur la scénographie du spectacle.

« Je suis bien sûr habitué à travailler dans des arènes circulaires et non face au public, nous dit-il. Dans *Sous silence*, je voulais que le spectateur fasse partie de la pièce. Les sièges ont donc été placés sur trois côtés afin de créer une sensation d'immersion. »

***Sous silence*, à Espace libre du 1er au 19 février.**

JOËL DA SILVA / *Le temps des muffins*

Cuisine et poésie

Joël da Silva rallume son fourneau le temps de nous préparer une douzaine de muffins sur la scène de la Maison Théâtre transformée temporairement en lieu de création culinaire.

JEAN SIAG

PHOTO FOURNIE PAR LA MAISON THÉÂTRE

Joël da Silva, qui en est à son troisième spectacle solo, adore se mettre en scène.

Présentée aux festivals Trois jours de Casteliers et Petits bonheurs en 2010, *Le temps des muffins* est née d'une idée toute simple : faire un parallèle entre le temps théâtral et le temps de fabrication des muffins, deux actes de création, qui se terminent par le démoulage, sur scène, de 12 petits gâteaux qui ont cuit pendant le spectacle.

« Au fond, j'avais envie de poétiser la cuisine, nous dit Joël da Silva, qui a été assisté à la mise en scène par Serge Marois de L'arrière-scène. Pour communiquer tout le plaisir qu'on peut avoir à faire de la nourriture dans la cuisine, qui est l'un des premiers théâtres pour les enfants. »

Mais pourquoi le muffin ? « C'est vrai que j'aurais pu cuisiner autre chose, mais lorsque j'ai écrit cette pièce, je me targuais auprès de mes amis de faire les meilleurs muffins du Plateau ! confie l'auteur de *Garde-robe*. Idéalement, ils doivent être petits avec beaucoup de choses dedans. Bref, je crois que les muffins étaient très présents dans ma vie… »

Une fois l'idée lancée, il a quand même fallu travailler sur ce projet pour en faire autre chose qu'un cours de cuisine pour enfants. C'est ainsi que se sont construits le décor et la scénographie, et que ce sont ajoutées des marionnettes et des objets divers, manipulés par Jean Cummings. Résultat : il faut mettre huit heures pour construire l'univers ludique de cette cuisine-théâtre.

« Plein de petites surprises »

« Chaque ingrédient est le prétexte d'une petite histoire ou d'une musique, nous confie Joël da Silva. La boîte de son, dans laquelle se trouve un petit bonhomme ; le sucre qui tombe du ciel ; le sac de farine qui danse, etc. Il y a aussi le personnage de tante Léa, qui apparaît dans une des armoires, et qui avait un secret pour réussir les muffins… C'est plein de petites surprises comme ça. »

Joël da Silva, qui en est à son troisième spectacle solo (après *Le magasin des mystères* et *La nuit blanche de Barbe-bleue*), adore se mettre en scène. « Je trouve ça vraiment agréable de pouvoir transmettre moi-même mon univers, mon humour, ma poésie. »

Le comédien souligne l'importance de sa collaboration avec l'auteur et metteur en scène Serge Marois, qui l'a aidé à ne pas se perdre dans ses envolées poétiques, qui peuvent le faire glisser jusqu'à perdre les jeunes spectateurs. « Il m'a aidé à garder le cap, à me centrer sur mon histoire », dit-il.

On reconnaîtra ainsi l'humour parfois absurde de l'auteur, comme dans cette scène où apparaît le fantôme d'un muffin brûlé (car laissé trop longtemps dans le four), qui se fâche contre le chef et jette un sort sur le four pour ne pas qu'il chauffe. Ou alors de ces moules à muffins qui se croient différents les uns des autres.

Pour réussir sa performance, Joël da Silva tenait à ce qu'il y ait un rapport de proximité avec le jeune public, invité en petit nombre. Pour ce faire, la scène de la Maison Théâtre a été scindée en deux, de manière à ce que les enfants partagent l'espace du comédien.

Et les muffins, est-ce qu'on peut les manger, à la fin de tout ça ? « J'aurais aimé ça, dit-il, mais à 125 muffins par soir, c'était un peu compliqué… Mais tout le monde sentira le parfum des muffins à la fin de la représentation ! »

***Le temps des muffins*, à la Maison Théâtre du 2 au 27 février. Pour les enfants de 4 à 6 ans.**

Réseau Scènes 16 salles de spectacle
ENVIE DE SORTIR ?
✔ En spectacle cette semaine, sur scène près de chez vous
cyberpresse.ca/reseauscenes
LA PRESSE cyberpresse.ca

ANNE SOFIE VON OTTER
MEZZO-SOPRANO
BRAD MEHLDAU
PIANISTE
Programme
Mélodies de Sibelius, Fauré, Brahms, R. Strauss et autres.
Chansons de Brad Mehldau, Lennon / McCartney, Léo Ferré et autres.
Pour la première fois à Montréal Anne Sofie von Otter, une des plus grandes mezzo-sopranos au monde. Au piano, Brad Mehldau une légende du jazz ! Un tandem unique à ne pas manquer.
23 février, 20 h
Théâtre Maisonneuve
SÉRIE CLASSIQUE Mercedes-Benz Le meilleur ou rien.
laplacedesarts.com 514 842 2112 / 1 866 842 2112
LA PRESSE cyberpresse.ca
FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE
Photos : 1 Michael Wilson, 2 Mats Bäcker

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL
Présenté par Hydro Québec
COLLABORATEUR DE SAISON BANQUE NATIONALE GROUPE FINANCIER
LES CONCERTS-APÉRO DE L'OSM
AVEC LOUIS-JOSÉ HOUDE ET GUYLAINE TREMBLAY !
2 concerts pour 60 $* AU PARTERRE
Soirées animées par André Robitaille
Venez vivre une toute autre expérience symphonique en très bonne compagnie !
JEUDI 17 février — 18 h 30 —
ŒUVRES DE MENDELSSOHN, MORRICONE ET EXTRAITS, ENTRE AUTRES, DE MOZART ET TCHAÏKOVSKI
FESTIVAL MONTRÉAL EN LUMIÈRE
MERCREDI 18 mai — 18 h 30 —
ŒUVRES DE JOPLIN ET WAGNER AINSI QUE D'AUTRES ŒUVRES SÉLECTIONNÉES PAR L'INVITÉ SPÉCIAL
THÉÂTRE MAISONNEUVE
Arrivez dès 17h30 pour savourer un verre de vin servi gracieusement !
514 842-9951 POUR PLUS DE DÉTAILS VISITEZ OSM.CA
* Frais de services inclus. Taxes en sus.
Cette série est présentée par BANQUE NATIONALE GROUPE FINANCIER
DIFFUSEUR OFFICIEL RADIO | TÉLÉVISION | INTERNET
PARTENAIRES PUBLICS LOTO QUÉBEC Loto-Québec appuie fièrement l'OSM. Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts
VOIREN360.COM Transcontinental
laplacedesarts.com 514 842 2112 / 1 866 842 2112

ARTS ET SPECTACLES ARTS VISUELS

PHOTOS FOURNIES PAR LA GALERIE JOYCE YAHOUDA

La galerie Joyce Yahouda présente deux artistes aux styles fort différents. Annie Briard (à gauche), qui travaille surtout avec la vidéo et le film d'animation, et dont l'un des fétiches est une jeune fille rousse ; et Ana Rewakowicz (à droite), dont le vélo, véritable « habitat mobile », contient les éléments nécessaires à la vie quotidienne.

GALERIE JOYCE YAHOUDA

Grâce et ingéniosité

Qu'ont en commun Ana Rewakowicz, Annie Briard et Louise Viger, à part d'exposer toutes les trois à la galerie Joyce Yahouda ? Rien. Un rien exemplaire de la diversité des démarches en art contemporain. Ana présente son vélo, Annie joue avec de la pâte à modeler et Louise fait des robes dangereuses.

JOCELYNE LEPAGE

Le vélo d'Ana Rewakowicz trône au centre de la galerie Joyce Yahouda. Il n'est pas particulièrement beau, mais c'est beaucoup plus qu'une bicyclette. C'est un « habitat mobile », unique en son genre, prototype mis au point par l'artiste et les étudiants en génie mécanique de l'Université McGill.

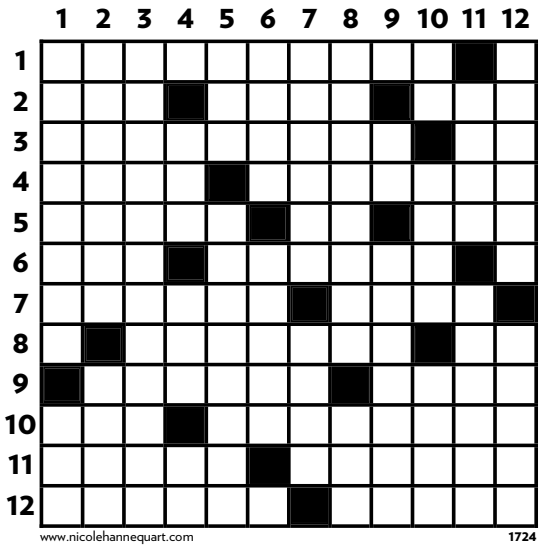
L'habitat est composé d'un vélo relié à un coffre sur roues. Une fois ouvert, le coffre se transforme en lit simple recouvert d'un voile qui s'étire en éventail. Le voile se recouvre d'une toile, au besoin, comme une tente. Il y a plus encore : une grille qui accumule l'énergie du soleil, un système pour recueillir l'énergie de la pédaleuse. Cette électricité sert à mettre en marche les instruments essentiels à la vie contemporaine : l'ordinateur portable, l'iPod, et quelques instruments de cuisine. Vraiment très ingénieux. Et ça fonctionne. La preuve : deux vidéos où l'on voit l'artiste s'installer sur une plage ou pédaler dans les rues et les bois de la Scandinavie. Le prototype sera-t-il reproduit ? On ne sait pas. Pour le moment, il fait des envieux, et envieuses, même s'il n'est pas équipé pour l'hiver.

L'univers d'Annie Briard est d'un tout autre ordre. La jeune artiste travaille surtout avec la vidéo et le film d'animation placé au centre d'installations. Elle a deux fétiches : une jeune fille rousse ou vêtue de rouge, et le corbeau. Retenons surtout le petit film qui est d'une grâce toute simple et particulièrement touchant. Les personnages, de facture naïve, sont en pâte à modeler. Il y a la jeune fille rousse, enfermée dans une tour, qui pleure, pleure. Ses larmes remplissent un bol que vient ramasser une main mécanique en passant par une petite porte. Les larmes descendent le long d'une tuyauterie qui mène à un amas de copeaux sur lesquels poussent des becs de corbeau. L'autre personnage est un homme à moitié chauve. Il est à l'extérieur de la tour. L'homme achète un bec de corbeau dans une distributrice et se le met sur le nez. Il grimpe une montagne verte abrupte jusqu'au sommet d'où il se jette pour se transformer en corbeau, comme ces corbeaux qui dansent dans le ciel et que la jeune fille solitaire regarde de sa fenêtre. Le film est présenté en boucle, mais l'histoire aussi est en boucle. On pense ici au mythe de Sisyphe.

Enfin, la galerie présente une œuvre de Louise Viger créée en 2008. Il s'agit d'une sculpture faite de 1300 cintres en bois rassemblés de manière à former une immense robe de bal. Un bal qui aurait mal tourné quand on voit la robe de dos. Elle ressemble alors à un assemblage de bois destiné à se transformer en bûcher, comme ceux dans lesquels on faisait brûler les sorcières. Cela s'appelle *Autodafé*. La robe parle avec la voix séduisante et les mots puissants de Denise Desautels. C'est une œuvre troublante.

Ana Rewakowicz, Annie Briard et Louise Viger à la galerie Joyce Yahouda (372 rue Sainte-Catherine Ouest, pièce 516) jusqu'au 12 février. Ouvert du jeudi au samedi, de 12 h à 17 h, ou sur rendez-vous. Entrée libre.

MOTS CROISÉS DES ARTS



www.nicolehannequart.com 1724

HORIZONTALEMENT

1 Pièce présentée au Théâtre du Rideau Vert du 8 février au 12 mars.
2 Film de Jessie Nelson (*I am* ...) – Dans le titre d'un album d'Ima – Initiales de l'animatrice Bazzo.
3 Communauté autochtone de Manawan – Dieu solaire.
4 Île d'Indonésie – Problèmes difficiles à résoudre.
5 Nommer à une fonction – Initiales de la chanteuse Montcalm – Poisson rouge.
6 Fond de bouteille – Il se parle à Haïti.
7 Exécutée minutieusement – Prénom de la chanteuse Mouskouri.
8 Paire de lunettes sans branches – Initiales du comédien Nadon.
9 Tirée du malheur – Elle donna naissance aux Cyclopes.
10 Pomme d'... – Principes fondamentaux.
11 Roman de Kathy Reichs – Mammifères arboricoles.
12 Dont la pointe est aiguisée – Quantité de rondins.

VERTICALEMENT

1 Prénom de la chanteuse Boulay – Elle a joué dans *La comtesse aux pieds nus* (... Gardner).
2 Rôle d'Anne Dorval dans *Les Parent* – Grande lavande.
3 Son dernier album s'intitule *On the Beat Goes on* (... Barlow).
4 Apéritif – Interjection pour faire peur – Initiales de la comédienne Reinhardt.
5 Réseau de télévision – Hurluberlu.
6 Mis en vers – Le physicien irlandais Tyndall a découvert le phénomène de celui de la glace.
7 Fourmilier – Qui ont vu le jour.
8 Peinture japonaise composée et déroulée horizontalement – Placé dans une certaine situation.
9 Initiales du fondateur de Microsoft – Mettent une couche à un bébé.
10 Initiales de celle qui avait le rôle-titre dans la sitcom *Catherine* – Possessif – Dans le titre d'un film de Josef von Sternberg mettant en vedette Marlene Dietrich.
11 Personnage des *Pierrafeu* – Touiller.
12 Qui ont un excès de poids – Mollusque à coquille striée.

SOLUTION de la semaine dernière

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	W	E	I	S	B	E	R	G	E	R	■	M
2	E	L	L	O	R	Y	■	E	R	O	D	E
3	R	I	E	N	■	R	A	L	E	U	R	S
4	T	R	A	D	U	I	R	E	■	G	E	S
5	H	E	L	E	■	N	D	■	S	I	W	A
6	E	■	■	U	R	G	E	N	T	■	E	G
7	R	E	T	R	O	■	C	I	E	L	■	E
8	■	C	A	S	B	A	H	■	P	U	E	R
9	■	O	L	■	E	M	E	C	H	E	S	■
10	P	R	I	E	R	E	■	R	A	T	A	S
11	S	C	O	T	T	■	P	E	N	T	U	E
12	I	E	N	A	■	C	I	T	E	E	■	C

www.nicolehannequart.com 1724

CÉLÉBRITÉS...

JACQUELINE BOURRET ET PHILIPPE MORSE

célébreront leur 60e anniversaire de mariage le 3 février prochain.

Leurs trois enfants et conjoints ainsi que leurs quatre petits-enfants les félicitent et les remercient d'être des parents et grands-parents aussi généreux, passionnés et exemplaires.

Vous avez un événement à célébrer ?

Soulignez-le !

tous les samedis dans LA PRESSE

Pour informations et tarifs

514 987-VENDU (8363)
1 866 987-VENDU (8363)
celebrites@lapresse.ca

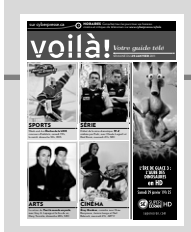
FLASHES

De l'audace au Brise-Glace

La première présentation de Brise-Glace, un événement artistique qui aura lieu dans le nouveau Grand foyer culturel de la Place des Arts jeudi et vendredi, comprend un intéressant volet arts visuels avec des présentations (gratuites) de Fred Laforge, Valérie Potvin, Mathieu Lefevre et 2Fik, quatre artistes multidisciplinaires pleins d'audace. L'artiste hybride d'origine marocaine 2Fik organise des performances complètement flyées et crée des mises en scène théâtrales humoristico-sociales, avec de la photo et/ou de la vidéo, sur le thème de l'identité et des stéréotypes. Lauréate de plusieurs prix, Valérie Potvin est une jeune sculpteure de Québec qui crée des ambiances étranges et parfois inquiétantes. Sculpteur, dessinateur et créateur de dessins animés, Fred Laforge s'intéresse beaucoup aux corps et les conçoit sous le prisme de l'abstraction. Quant à Mathieu Lefevre, Albertain d'origine et qui vit à New York, ses peintures sensationnalistes deviennent des sculptures ou... des tapis et ses sculptures se transforment en sandwichs, en cristaux de neige ou en installation. Ces quatre artistes seront accueillis dans la nouvelle galerie d'art du Grand foyer culturel, près de l'entrée de la salle Jean-Duceppe. Une visite guidée est organisée le vendredi, de 15 h à 16 h. L'exposition des œuvres se poursuivra jusqu'au 13 février. — Éric Clément

Papier 11 s'installe au Quartier des spectacles

Après le succès de Papier 10, l'an dernier, la quatrième présentation de la foire montréalaise d'art contemporain sur papier, Papier 11, prend de l'ampleur et s'installera, du 15 au 17 avril, dans une structure de 15 000 pi2 dans le Quartier des spectacles, près de la place des Festivals. L'événement tenu en 2010 à l'édifice du régiment militaire Black Watch, avait réuni les œuvres de 150 artistes représentés par 22 galeries du Québec et de l'Ontario. Cette année, Papier 11 accueillera 35 galeries, musées et publications. L'événement aura lieu sur le terrain situé à l'angle de la rue de Bleury et du boulevard De Maisonneuve. Des photographies reproduites sur des blocs géants seront exposées sur le côté nord de la place des Festivals et sur la Promenade des artistes, entre le boulevard De Maisonneuve et l'avenue du Président-Kennedy. — Éric Clément



VOILÀ ! VOTRE SOIRÉE DE TÉLÉVISION

Retrouvez les **grilles télé** d'aujourd'hui et de demain dans le *Voilà !* inséré dans *La Presse* d'aujourd'hui.

Votre guide télé complet sur **CYBERPRESSE.CA/TELE**

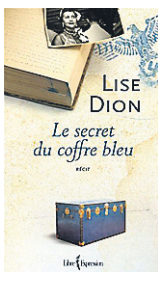
LISE DION

Secrets de famille

Peut-il y avoir quelque chose de plus éloigné de l'humour qu'un camp de concentration nazi? C'est pourtant ce à quoi s'est attaquée Lise Dion en voulant rendre hommage à sa mère, rescapée du camp de Buchenwald pendant la Seconde Guerre mondiale, dans un récit publié chez Libre Expression, *Le secret du coffre bleu*.

CHANTAL GUY

On ne connaît jamais vraiment ses parents. Dans le cas de l'humoriste Lise Dion, c'est encore plus complexe, puisqu'elle a été adoptée. Plus qu'une quête des origines, c'est un désir de compréhension qui l'a poussée à écrire *Le secret du coffre bleu*, afin de percer le mystère de sa mère adoptive, Armande Martel, dont le passé contenait une expérience hors du commun, douloureuse; après l'orphelinat et le couvent, quatre ans d'internement dans les camps nazis pendant la Seconde Guerre mondiale. Car Armande, qui faisait son noviciat en France, a été arrêtée en 1940 comme tous les sujets britanniques. « Je voulais lui rendre hommage, tout simplement, parce que je trouvais qu'elle avait eu une vie un peu plate, dit Lise Dion. Mais elle est passée au travers de tout ça! Je trouvais que c'était extraordinaire comme histoire. »



Lise Dion connaissait l'expérience de sa mère dans les camps selon les anecdotes qu'elle lui racontait à l'occasion. « Elle n'en parlait pas beaucoup, et quand elle fermait la discussion, impossible d'en savoir plus. Les gens qui ont vécu les camps, quand ils se livrent, il faut que tu le prennes, ils n'aiment pas en parler longtemps. » Ce qui restait nébuleux par contre était la raison de sa présence en Europe pendant la guerre. Ce n'est qu'à sa mort qu'elle a appris, en trouvant des documents dans le coffre bleu qu'elle n'avait pas le droit d'ouvrir, la vie religieuse d'Armande. Un choc. « En voyant sa photo en religieuse, cela ma jetée par terre. Et je n'avais jamais vu ses passeports, la note d'arrestation. J'ai pu tâter la preuve et constater qu'elle avait vraiment vécu la Deuxième Guerre, elle qui avait une vie tellement rangée. »

« C'est quasiment une analyse de ma vie avec ma mère, j'ai compris bien des choses en écrivant, j'ai vu des similitudes, j'ai pleuré en me demandant comment elle avait fait pour passer au travers de cela. »

Les documents du coffre bleu, les souvenirs de leurs discussions et beaucoup de recherches ont permis à Lise Dion d'accumuler suffisamment de matière pour écrire ce récit fictif inspiré de la vérité, dans lequel elle se glisse dans la peau de sa mère, narratrice de l'histoire. « Je peux dire que ç'a brassé, lance l'auteure, qui avoue avoir été carrément malade pendant la rédaction de son livre. « C'est quasiment une analyse de ma vie avec ma mère, j'ai compris bien des choses en écrivant, j'ai vu des similitudes, j'ai pleuré en me demandant comment elle avait fait pour passer au travers de cela. Ce qui me venait en tête, c'était sa façon de réagir, ses goûts, toute la rage qui était comprimée en dedans d'elle. C'était une épicurienne, quand elle est sortie du camp, elle a savouré sa liberté, elle a goûté à tout. C'était une bonne vivante, elle était de son temps. C'est un monument pour moi, une battante, une survivante, qui a toute mon admiration. »

Qui plus est, elle est devenue farouchement antireligieuse quand, à la Libération, sa congrégation n'a pas voulu la reprendre puisqu'elle était devenue forcément « impure »! « Ma mère n'était pas faite pour être religieuse, croit Lise Dion. Elle s'est payé la traite les premiers temps, à son retour au Québec. C'était une femme hyper évoluée, elle n'avait pas de tabou, tout le monde pouvait lui parler. »

Armande Martel est morte à 80 ans, dans la pauvreté, et une certaine solitude, incapable de remplacer l'homme qu'elle aimait et qui est mort lorsqu'elle avait 53 ans. « La moitié de sa vie dans l'enfermement du couvent et des camps, l'autre dans le chagrin d'avoir perdu l'amour de sa vie », note Lise Dion, dont le grand regret est de ne pas avoir pu gâter sa mère adoptive, qui n'a pas eu le temps de la voir réussir comme humoriste. Qui ne pourra pas non plus lire le livre que sa fille a écrit pour elle. « Mais je pense que ce livre, elle le mérite. Ce que je veux, bien humblement, c'est que les lecteurs aient une pensée pour elle. »

PHOTO FOURNIE PAR OLIVIER-SIMON ARCAND

Lise Dion a écrit ce livre en hommage à sa mère, pour que les gens aient une pensée pour elle.

Le secret du coffre bleu
Lise Dion
Libre Expression, 204 pages

FLASH

La bibliothèque de... Christiane Charette

Des « histoires de lecture », Christiane Charette doit en avoir des centaines: des livres qui lui ont fait passer des nuits blanches, des livres qu'elle aurait aimé écrire, des livres qu'elle aurait dû lire avant de rencontrer l'auteur en entrevue... La star de la radio de Radio-Canada va raconter ses meilleures, ou ses « moins pires », histoires de livres mardi soir à la Grande Bibliothèque alors qu'elle sera l'invitée de Guy Berthiaume. Le PDG de Bibliothèque et Archives nationales du Québec avait reçu Michel Rivard pour inaugurer sa série La bibliothèque de..., qui ressemble plus à une conversation entre amis des livres qu'à un échange savant. Mardi, madame Charette va répondre aux questions au lieu de les poser. Et pas de réalisateur pour signifier qu'il faut aller aux nouvelles: ça va lui faire changement. À l'Auditorium de la GB mardi à 19h30: arrivez tôt, ce n'est pas grand.

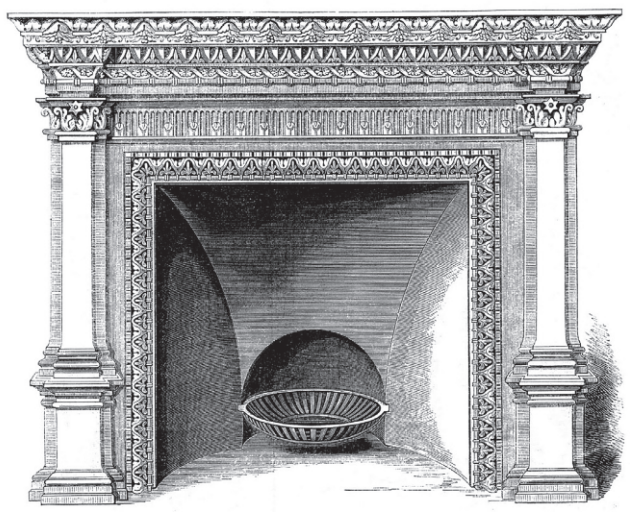
– Daniel Lemay

PHOTO ARCHIVES LA PRESSE

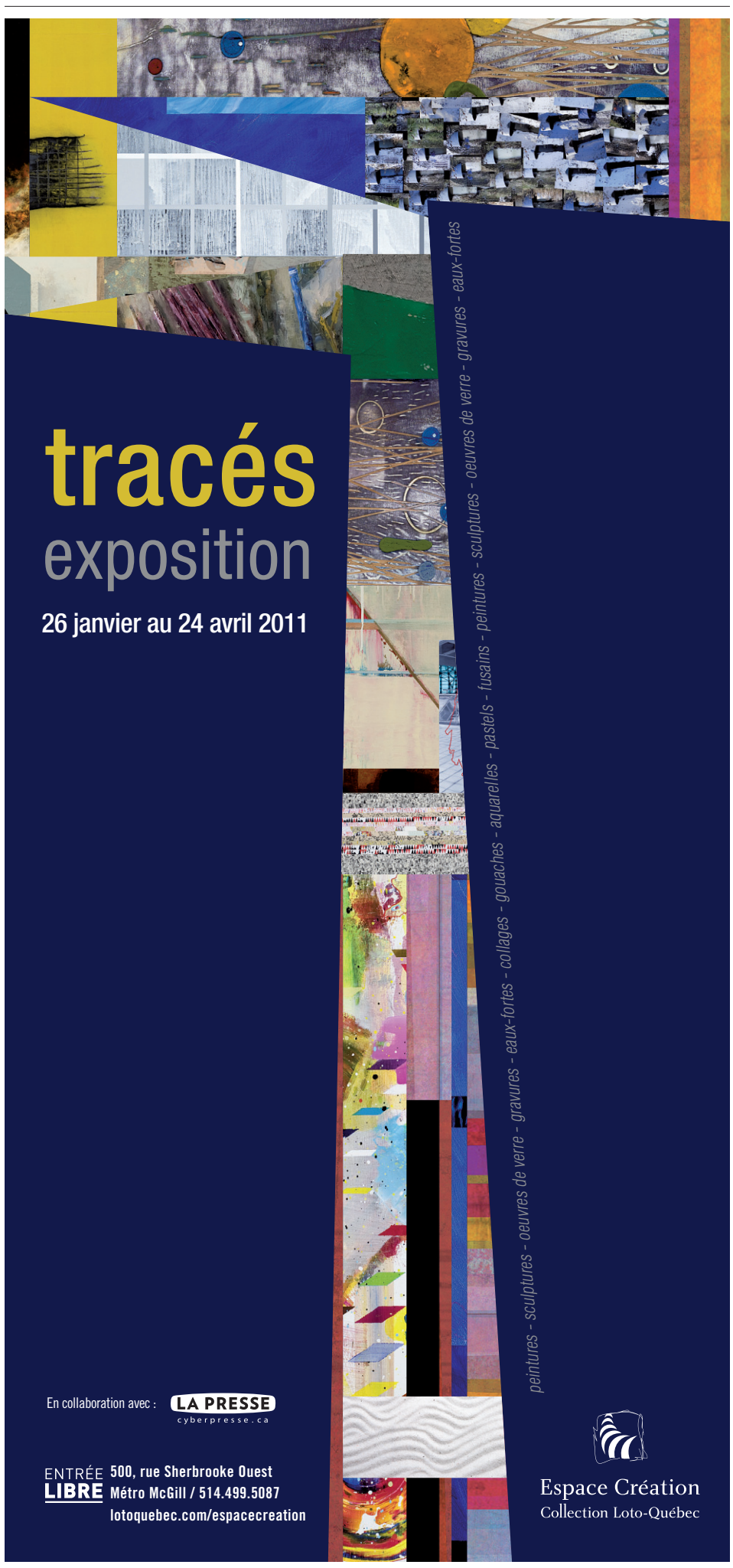
Christiane Charette

Sotheby's INTERNATIONAL REALTY | Québec sothebysrealty.ca

L'art de perpétuer
L'EXTRAORDINAIRE !



cyrillegirard.com
Courtier immobilier | Agence immobilière 514 582.2810
NEW YORK | LONDON | PARIS | MONTREAL | TORONTO | LOS ANGELES | VANCOUVER



Déjouer ses plans

CHANTAL GUY
SIGNET

Tout lecteur, malgré mille précautions au moment de boucler ses valises, finira par déjouer ses plans de lecture en voyage. Simplement parce que l'expérience du voyage transforme en quelque sorte son regard en celui de l'écrivain. Puisque « fainéanter dans un monde neuf est la plus absorbante des préoccupations », écrivait Nicolas Bouvier dans *L'usage du monde*. Tout voyageur est un petit Nicolas Bouvier en puissance. Pour peu qu'il l'ait lu, du moins.

Le lecteur aura beau avoir pris soin de bourrer ses bagages de lectures soigneusement choisies – celles qu'il se promet depuis longtemps, celles concernant précisément la destination, celles destinées à le plonger dans l'état d'esprit fantasmé avant le départ – c'est toujours un autre livre qu'il rencontrera sur sa route. Et il finira immanquablement par se trouver ridicule d'avoir traîné avec lui un poids supplémentaire, alors que les livres viennent à lui comme les paysages et les gens qu'il rencontre.

Il lui arrive même parfois d'abandonner sur place ce qu'il imaginait être des compagnons de route et qui se retrouvent être la cinquième roue du carrosse, pour lui préférer un livre piqué dans la bibliothèque de ses hôtes, trouvé chez un bouquiniste, offert en cadeau. Parfois, mais très rarement, il rêve d'un titre qu'il hésitait à mettre sur sa liste dans ses préparations. De toute façon, en voyage, tous les romans deviennent soudainement des concurrents au rêve qu'il vit.

Car quand le voyage est digne de son nom, il ne lit pas. Un livre, en tout cas. Trop occupé à décoder le langage du pays nouveau, à tenter de comprendre le récent chapitre de sa vie qui s'écrit ailleurs, à se laisser envahir par ces lectures oubliées, ou dormantes, qui l'ont mené vers ce point précis dans le temps et l'espace. D'autres vies que la sienne, selon le titre du beau roman d'Emmanuel Carrère, lui rentrent dedans plus que les vies de ses proches qui sont en quelque sorte trop liées à lui pour qu'il puisse prendre ses distances – n'est-ce pas, peut-être, ce qui lui donne envie justement de prendre ses distances ? C'est bien pour cela qu'il lit, la plupart du temps. En voyage, il a moins besoin de se réfugier dans la fiction, car sa vie devient un roman dont il est le héros. Chaque personne croisée est un personnage. Il voudrait immortaliser des scènes de la vie quotidienne dont il ne voit pas la poésie lorsqu'il est chez lui. Il prend beaucoup de photos. Il écrit.

Le lecteur-voyageur comprend que l'écrivain est dans cet état permanent d'ouverture peu importe où il se trouve. Il voudrait bien conserver cet état qui le transforme en créateur de son existence, mais il reviendra à ce qu'il a quitté – ne l'a-t-il pas quitté pour mieux y revenir ? – et pour tuer le temps jusqu'au prochain voyage, il lira ceux qui sont partis pour ne jamais revenir au point de départ.

Le lecteur-voyageur comprend que l'écrivain est dans cet état permanent d'ouverture peu importe où il se trouve. Il voudrait bien conserver cet état qui le transforme en créateur de son existence, mais il reviendra à ce qu'il a quitté

Pour joindre notre journaliste : **cguy@lapresse.ca**

JACQUES FOLCH-RIBAS

DU CHAOS À L'EXIL

Sur fond de guerre civile espagnole et de découverte de l'amour, Jacques Folch-Ribas a écrit, avec son élégance habituelle, son livre le plus intime, sur un sujet qu'il n'avait jamais abordé en 40 ans de carrière littéraire. Pour *Paco*, roman initiatique d'une grande justesse, l'auteur d'origine catalane a puisé dans les souvenirs d'une enfance marquée par le chaos et l'exil, dont les blessures ne sont pas encore tout à fait guéries.

JOSÉE LAPOINTE

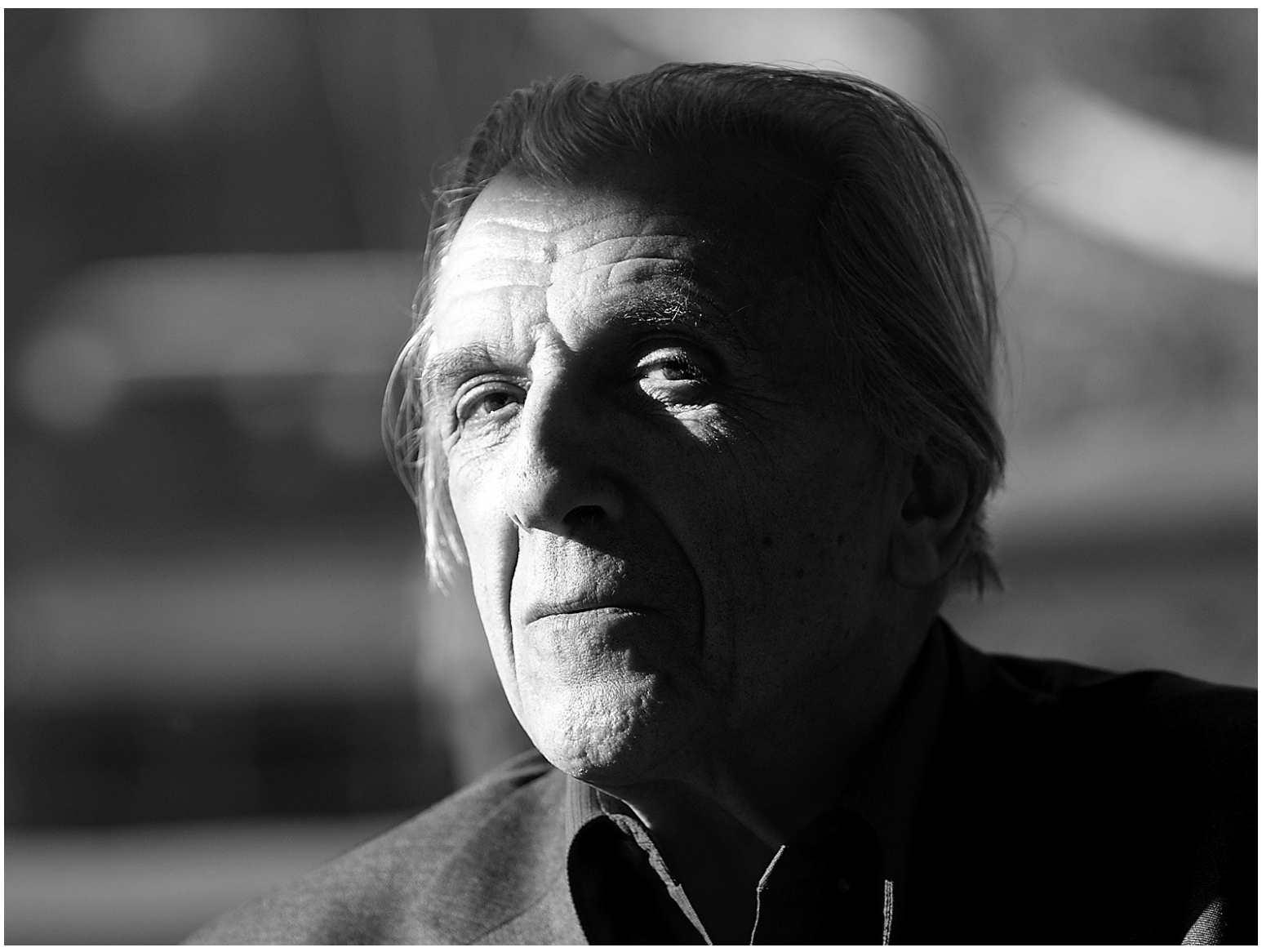


PHOTO IVANOH DEMERS, LA PRESSE

Jacques Folch-Ribas a retrouvé son regard d'enfant pour écrire *Paco*.

Il y quelques années, une amie a demandé à Jacques Folch-Ribas pourquoi il n'écrivait pas son autobiographie. « Impossible, a-t-il répondu. Ça prendrait au moins 1000 pages ! » C'est que l'écrivain et architecte né à Barcelone en 1928, qui a traversé deux guerres puis fréquenté le gratin intellectuel du Paris de l'après-guerre, de Camus à Beauvoir en passant par Picasso, a un parcours fascinant et bien rempli. Journaliste (il a été critique littéraire pendant 18 ans à *La Presse*), esthète et professeur vivant au Québec depuis 1956, le gentleman de 82 ans ne connaît pas le repos – il enseigne toujours la littérature française au cégep Saint-Laurent– et profite de chaque instant avec fougue, intensité et chaleur, palpables lors de cette entrevue, même en ce glacial après-midi de janvier.

« La question de mon amie m'a pourtant troublé », poursuit-il. C'est là qu'il a eu l'idée d'écrire des romans inspirés de sa vie, en plusieurs parties, en commençant par l'épisode dont il a sûrement le moins parlé au cours de sa carrière de communicateur : son enfance au cœur de la guerre. Est né *Paco*, roman condensé – seulement 152 pages– qui raconte la guerre civile espagnole, de 1936 à 1939, vue à travers le regard d'un jeune homme de 15 ans qui n'y comprend rien, mais qui y perdra sa famille, son pays et son innocence.

Mais qui est Paco ? « Paco, c'est moi, bien sûr, mais c'est aussi une invention », explique Jacques Folch-Ribas, qui a vite jugé que de faire raconter cette histoire par un narrateur externe ne serait pas approprié. Avec son style toujours classique, l'auteur passe ainsi systématiquement du « je » au « il », souvent dans le même paragraphe, parfois dans la même phrase, pour bien marquer l'espace entre l'autobiographie et la fiction. Mais le regard de Paco, celui de la naïveté et de la pureté, reste toujours le même.

Blessure de l'exil

Tout en admettant qu'il n'aurait pas aussi bien décrit cette période s'il ne l'avait pas vécue, l'auteur se défend d'avoir fait de l'autofiction. « C'est un roman inventé vrai. C'est romancé, mais ça reflète aussi une réalité historique et personnelle. » Par exemple, si sa mère est musicienne comme celle de Paco, Jacques Folch-Ribas n'est pas devenu orphelin pendant la guerre. La ligne mince entre la vérité et la fiction est donc constamment franchie, mais il est clair que pour ce livre, Jacques Folch-Ribas a dû retrouver sa candeur d'enfant et l'amour qu'il portait à son pays. Devenir, ou redevenir Paco. « Il faut qu'on comprenne pourquoi, à la fin, Paco déteste ce pays, pourquoi il lui en veut à mort. »

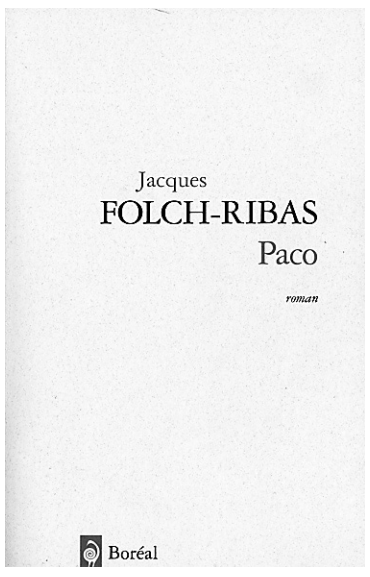
La blessure de l'exil semble encore toute fraîche, à peine cicatrisée : Jacques Folch-Ribas n'a jamais digéré que les exilés espagnols, chassés de chez eux, ne puissent plus rentrer au pays pendant 40 ans. « Si mon père était revenu, il aurait été fusillé ! » explique-t-il, parlant de « terre promise refusée ». L'Espagne demeure pour lui un pays dangereux « de violence et de force » sur lequel il a fait une croix depuis longtemps, mais l'amertume, elle, n'est jamais disparue. « Cette violence qu'on m'a faite, je ne l'ai pas admise encore. »

C'est donc cela, *Paco*, l'histoire d'un garçon qui perd tout, qui quitte son village natal, avec sa famille, pour la grande ville. Il connaîtra ensuite le désordre de la guerre auprès de Concha, son mentor et sa maîtresse. Il vivra le tourbillon et l'effervescence des jours précédant la chute de Barcelone, alors qu'il ne comprend pas grand-chose entre les différentes factions et leurs discours. « C'est une charge contre la politique, guerre des mots qui ne peut mener qu'à la guerre », affirme l'auteur, qui se souvient qu'à l'époque, « tout n'était que chaos ». On voit aussi passer dans ce Barcelone en déroute deux personnages historiques devenus romanesques, l'écrivain George Orwell, ancien compagnon de son père, et la philosophe française Simone Weil, qui faisait partie des Brigades internationales anarchistes. « Mes parents ne l'ont pas connue, je ne lui ai jamais parlé, mais je me souviens très bien de l'avoir vue », dit-il, encore ému.

« C'est une charge contre la politique, guerre des mots qui ne peut mener qu'à la guerre. »

Cette émotion qu'on sent parfois affleurer explique sûrement pourquoi il a mis autant de temps avant d'écrire ce livre, arrêté par une pudeur certaine. « Je ne me décidais pas, c'était trop personnel, trop partisan aussi. » Il a manifestement puisé très loin en lui pour ramener le souvenir ému et nostalgique d'un enfant pour qui il n'y a pas eu que la guerre, mais aussi l'émerveillement, le passage à l'âge adulte, l'initiation à l'amour, l'éveil à la l'art et à la littérature.

Surtout, il y a la représentation de cette file interminable d'exilés espagnols remontant vers la France, affamés, épuisés, qu'il a portée toute sa vie et qui est là, limpide et déchirante. Tout le roman tend vers ce moment où Paco et son amie Margarita, tous deux orphelins, traversent les Pyrénées au milieu d'une foule de déshérités. Jacques Folch-Ribas en convient. « Il y a 1,5 million d'Espagnols qui sont partis en 1939, et dans cet exode, il y a cette image forte, celle d'une enfant qui s'éteint bêtement, malade probablement de tuberculose, sans accompagnement. »



D'une tristesse sans nom, la scène n'est pas mélodramatique ni larmoyante, mais témoigne à elle seule de l'absurdité de la guerre. « Pour moi, c'est vrai que la guerre d'Espagne est l'image parfaite de la guerre avec un grand G, chimiquement pure, d'une sottise absolue des deux côtés. Mais les hommes sont fous à lier, ils recommencent toujours. » C'est un homme qui a tout vu qui le dit.

Paco
Jacques Folch-Ribas
Boréal, 152 pages
★★★ ½